

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNÉE — No 3

MONTREAL, 17 MAI 1902

5c. le Numéro



M. J. PIERPONT MORGAN

Le grand accapareur des industries américaines qu'on désigne comme un danger pour le Canada.

ALBUM UNIVERSEL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
1 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

Publié par la Compagnie de Photogravure de Montréal
55, rue Saint-Jacques, Montréal.

M. J. PIERPONT MORGAN

L'homme auquel nous consacrons notre frontispice de ce jour est certainement celui dont on parle le plus dans les deux mondes, à l'heure actuelle.

Pas plus tard que la semaine dernière, les journaux canadiens le signalaient même comme un danger pour le Canada. On semble en effet voir d'un mauvais œil les négociations qui sont entamées par son entremise au sujet de nos lignes transatlantiques, de quelques-unes de nos lignes de chemins de fer et de quoi encore ?

Pourtant M. Morgan, au demeurant, n'est pas un si mauvais homme.

Le certain, c'est que M. J. Pierpont Morgan fait de son immense fortune un très noble usage. Il donna, d'un seul coup, un million de dollars à un hôpital de New-York. Toute entreprise généreuse le trouve accueillant et la main large ouverte. Un soir, à dîner, son voisin de table, le colonel Auchmuty, l'entretient d'un projet d'école professionnelle. Il l'écoute silencieux et, au café, déclare : " C'est fort intéressant, colonel, ce que vous m'avez dit là. Faites vos plans. Je construirai cette école. Mais seulement quand tout sera prêt, arrêté, complètement au point. " Le colonel tenait à son idée. Il se mit à l'œuvre. Il lui fallut trois années de travaux et d'études, au bout desquelles il se présenta au bureau de M. Morgan, au coin de Wall Street et de Broad Street. Il fut immédiatement reçu, par ce financier richissime, qui est peut-être bien après tout, ou qui sera le Roi de la Finance américaine. Ce millionnaire qui a hôtel à Londres et hôtel à New-York, et des comptoirs à Londres et à Paris, est plus accueillant qu'un changeur en boutique, il professe qu'il ne lui faut pas perdre plus de temps pour éconduire un importun que pour renvoyer l'huissier qui lui apporterait sa carte, et c'est tout juste, dit-on, si un garçon de bureau veille dans son antichambre.

Le colonel Auchmuty entra donc.

— C'est pour le projet d'école professionnelle, proféra-t-il.

— Bien, répliqua M. Morgan, et il sonna.

— Apportez, demanda-t-il à l'employé qui arrivait à son appel, le compte de l'école du colonel Auchmuty, augmenté des intérêts à six pour cent depuis le jour de notre contrat verbal.

Il avait considéré sa parole comme engagée par une simple conversation, au dessert, et, le lendemain, fait ouvrir au grand livre le compte Auchmuty.

C'est d'ailleurs de ce qu'il est, avant tout, un esprit conservateur et réorganisateur que le louent le plus volontiers ceux qui essaient son éloge. Dans sa carrière déjà longue, il a remonté, remis sur pied mainte entreprise qui périclitait, chemin de fer ou industrie, et le rare bonheur avec lequel il a réussi dans l'accomplissement des tâches de ce genre lui a valu une indéfectible réputation d'hommes heureux, et disons-le, de porte-veine. Il a paraît-il, dans les affaires, comme une sorte de clientèle, un lot de tenants qui, pour rien au monde, ne joueraient dans une opération quelconque contre sa patrie.

Et M. J. Pierpont Morgan est simplement grand banquier, le premier banquier de New-York, et, de plus, philanthrope à ses heures.

Chez nous, en dehors du public très spécial de la finance, en dehors des " hommes d'affaires " au sens américain du mot, des *business men*, il était presque ignoré jusqu'au moment où fut annoncée la constitution du grand Trust de l'Acier. Ce qu'on a appelé le Krach de New-York, cette panique de bourse ou, dans la journée mémorable du 9 mai s'engloutirent tant de

fortunes, en firent un peu l'homme du jour. Pourtant, à d'autres heures, déjà lointaines il est vrai, ce nom qu'on réentend ainsi qu'un refrain oublié, avait été célèbre, en France : c'était aux jours troublés de " l'emprunt Morgan, " en 1870.

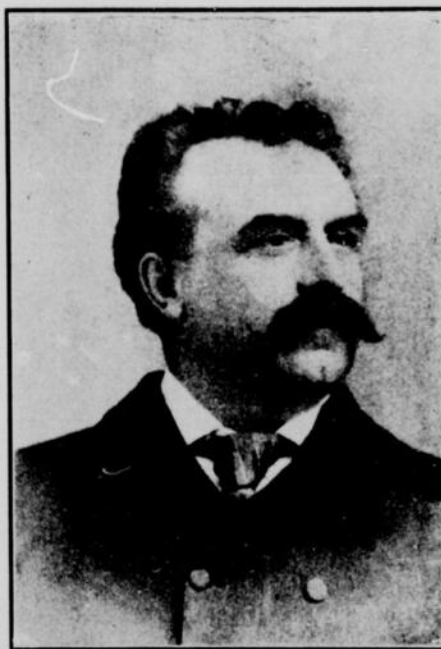
M. J.-S. Morgan, dont il fut si fort parlé à cette époque, était le propre père de M. J. Pierpont Morgan. Associé du banquier George Peabody, qui laissa la réputation d'un financier de premier ordre, aussi bienfaisant qu'il était riche, M. J.-S. Morgan légua à son fils une fortune très respectable que celui-ci devait accroître encore.

M. J. Pierpont Morgan n'est donc pas, comme tant d'autres milliardaires américains, fils de ses œuvres. Il n'est pas sorti du rang. Il est né dans la pourpre. Mais peut-être faut-il lui accorder, pour avoir su non seulement conserver, mais arrondir son patrimoine, plus d'admiration même qu'on en donne aux parvenus. Le phénomène est autrement rare.

NOS ABATTOIRS

L'ALBUM UNIVERSEL ne pouvait, certes, consacrer sa double page centrale à un sujet de plus d'actualité. L'augmentation considérable nous pourrions dire inouïe—dans les prix de la viande depuis quelque temps appelle l'attention publique sur le grand établissement d'où nous viennent nos succulents rosbifs.

D'où vient notre viande ? Par quel procédé passe-t-elle à l'état du boucher ? Autant de questions intéressantes auxquelles répond l'ALBUM UNIVERSEL de ce jour en vous prenant par le bras pour vous mener visiter les abattoirs de l'Est.



M. J. Villeneuve

Certains gens se figurent que si le prix de la viande a augmenté les abattoirs y sont bien pour quelque chose. C'est une erreur : les taux d'abattage demeurent uniformes l'année courante. Ce qui fait hausser les prix c'est la formation des trusts qui accapare l'article premier — le bœuf sur pied.

Disons en passant que Montréal peut se vanter de posséder des abattoirs qui peuvent rivaliser, peut-être pas en capacité, mais en propreté, en aménagement, en bonne administration, avec les tueries des plus grandes villes du monde.

M. Joseph Villeneuve, gérant général des abattoirs de l'Est et de l'Ouest a certainement droit à des félicitations pour la manière dont il tient cet établissement si important au point de vue hygiénique comme au point de vue industriel. La chose n'a pas lieu d'étonner pour qui sait que M. Villeneuve est un homme d'affaires, qu'avant d'être aux abattoirs il avait été longtemps boucher et commerçant de bestiaux, et que

son talent administratif bien connu lui a valu en sa qualité d'échevin, d'être appelé à la présidence du comité des finances de St-Henri.

Nous aurions aimé à parler plus longuement des abattoirs mais cette tâche appartient plutôt à nos grands confrères.

UNE BONNE NOUVELLE

C'est avec plaisir que nous annonçons à tous les lecteurs de l'ALBUM UNIVERSEL que nous venons de conclure des arrangements avec l'Agence Universelle de Reportage Photographique de Paris. Son directeur, M. Léon Bouët, en plus des qualités du métier dont nous devons bénéficier, possède des amis à la rédaction de notre journal. Il s'intéressera donc non seulement par affaires, mais par sympathie à tenir nos lecteurs au courant de toutes les actualités françaises qui prêtent à l'illustration. C'est dire que l'ALBUM UNIVERSEL sera représenté aux fêtes organisées à l'occasion du voyage du président Loubet en Russie.

M. Léon Bouët représentera aussi l'ALBUM, aux fêtes pour la majorité du roi en Espagne ainsi qu'au couronnement du roi Edouard VII au mois de juin. Pour aujourd'hui, il nous adresse une courte étude sur Mme Loubet intime. Les magnifiques photographies inédites que nous publions sous le titre de *Choses de France*, devront donner une idée de l'excellence de sa collaboration illustrée. C'est notre manière de reconnaître la faveur que le public nous a si largement octroyée depuis la transformation de notre journal. Ces sacrifices d'argent sont d'ailleurs, toujours généreusement compensés.

LES ZOUAVES DE QUÉBEC

Le tableau que nous publions aujourd'hui, page 63, pourrait à la rigueur passer sans plus d'explication que la légende qui l'accompagne. Cette nouvelle association ne manquera pas de figurer avec éclat au programme des grandes fêtes du 24 juin à Québec. Elle a été fondée au mois de février, sous le haut patronage de Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec. C'est une société militaire, puisque les quelques Zouaves pontificaux survivants en sont comme le noyau. Le corps des " Zouaves de Québec " se trouve greffé à celui des Zouaves pontificaux.

L'histoire de ces derniers est connue suffisamment.

Les jeunes Zouaves pontificaux seront désormais liés à la vieille cité de Champlain par les liens de la religion et du patriotisme : par leur dévouement envers le Saint-Siège et leur fidélité au Drapeau de Carillon, dont ils forment la garde d'honneur.

Outre les deux révérends aumôniers qui figurent au tableau voici la liste complète des noms :

P.-A. Castonguay ; J. Riggali ; J.-A. Falardeau ; C.-A. Gosselin ; F.-X. Dumontier, fils ; J. Cantin ; H. Magnan ; Alph. Bédard ; S. Papillon ; C. Papillon ; Alph. Routhier ; F.-X. Boileau ; S. Lefebvre ; J. B. Lemieux ; H. Garneau ; H. Paquet ; F.-X. Dumontier, père ; J.-F.-X. Dorion ; P.-E. Levesque ; A. Boileau ; J.-P. Garneau ; C.-A. Guilbault, capitaine ; H. Nausot ; C.-E.-P. Rouleau ; C.-J. Magnan ; J.-W. Deschambault ; C.-E. Rouleau, commandant ; C. Bilodeau ; R. Bergeron ; J. P. Gauthier ; N.-S. Benoît ; J.-G. Bussièrs ; H. Delisle ; E. Brunelle ; Art. Bédard ; T. Hamel ; D. Bernard ; J. A. Gosselin ; J.-N. Allard ; L. Lefebvre ; H.-B. Noël ; Alphonse Lefebvre.

GRACIEUX ENVOI

La maison Beauchemin et Fils a eu la gracieuseté de nous adresser le Drapeau de Carillon drame historique en trois actes et deux tableaux par L.-O. David. La brochure est artistement montée et fait honneur à l'éditeur. — Prix 50 cents.

Revue de la Huitaine

ILLUSTRÉE PAR LE REPORTER MÊME

Nos commissaires du port viennent de solennellement baptiser nos différents quais. C'est donc entendu, on ne devra plus parler du quai de la Tom-Son, du quai de la Bi-Verre, du quai de la Donne-Al-sonne. Tous ces noms seront de l'histoire ancienne. On les a remplacés par les grands noms commémoratifs de Victoria, Edward, Sutherland, Laurier et Tarte.

Espérons qu'avec des titres aussi pompeux et aussi distingués, vraiment, tous nos navires, gros ou petits, n'auront qu'à bien s'amarrer pour être O. K.

La prohibition, cet éternel cri de désespoir des sociétés Lord's Alliance et *ejusdem farinae*—vient d'atteindre ses vingt-et-un ans dans le Kansas. Et pourtant mon Dieu ! ce qu'elle en a bourgeonné de nez dans cet abrutiissant État de la république voisine !

Attendez voir, messieurs du Manitoba, quand votre Prohibition aura, elle aussi, atteint son âge de majorité. Un peu de patience, s. v. p. C'est un enfant qui promet toujours !

Le conseil municipal de Boston est à sérieusement considérer le projet de garnir les basques des échevins de la ville d'une médaille spéciale qui permettra à tout le monde de distinguer les édiles du *colgum* *peus* et, partant, de leur accorder toutes les marques de respect dues à leur rang.

Voilà qui est bien ! Nous y applaudissons des deux mains et l'ALBUM UNIVERSEL est heureux de lancer le projet à Montréal même.

Avec ce nouveau système, plus d'erreurs possibles. Monsieur l'échevin porte-t-il à sa boutonnière la badge réglementaire que vite le constable appelle un cocher de place au lieu de la voiture de patrouille.

Et combien d'autres services ces décoratives insignes ne rendraient-elles pas ?

"Si j'étais Roi," crie de toutes la force de ses poumons, dans les trompettes invitantes de tous nos grands quotidiens, un tragédien du nom de Sothern qui a passé la semaine dernière dans un de nos théâtres fashionnables.

S'il était roi ? Voyez-vous ça d'ici ! Je parie qu'il ne resterait pas une seconde de plus à s'époumonner sur nos tréteaux. Au diable le cothurne : dirait-il.

Roi ne puis,
Prince ne daigne,
Sothern suis,

Une question éminemment nationale se présente à notre éditoriale considération. N'avez crainte : ce n'est pas un article de tête que je commence.

Oui, une question nationale. En effet, notre fromage canadien, ce délicieux fromage qu'ont tant chanté les politiciens gouvernementaux depuis une couple d'années, tout en en convoitant UN d'une toute autre saveur, eh bien ! ce fromage, la gloire du pays, est en train de perdre l'estime des grands importateurs britanniques. Lisez plutôt :

"Le fromage canadien a pris depuis quelque temps un bien mauvais goût. Parfois, il goûte affreusement l'ail ou les oignons. Enfin, les boîtes de fromage canadien ne donnent pas le poids."

Voilà qui est bien grave, n'est-ce pas ? Parions que, par suite de la guerre, le foin a trouvé un bon prix l'an dernier que Baptiste a cru devoir, de temps à autre, laisser errer Colette autour du carré d'échalottes !

Evidemment, messieurs les politiciens à Ottawa ont à me faire concurrence.

Voici ce que je lis dans le *Herold*, compte rendu d'une récente séance parlementaire :

"M. Tarte, qui avait gardé son sérieux, a admis que les automobiles ne donnaient pas satisfaction.

"Pour l'année prochaine, dit-il, nous ne demandons rien pour l'entretien des machines. On les servira dans les ateliers, et le ministre des postes paiera les frais."



La ville de Toronto paiera les frais.

M. Borden ayant demandé combien il y avait de ces automobiles, et ayant appris qu'elles sont au nombre de neuf, il a conseillé aux ministres d'en emporter avec eux deux ou trois, pour le couronnement, en Angleterre, et d'organiser des courses, pour battre les Australiens sur le trajet de Londres à Brighton.

"Je pense que Sa Majesté pourra être couronnée sans cela, dit M. Tarte.

C'est à croire que quelqu'un des grands chefs aux Communes a donné le signal du *Deo Gratias*.

Extrait des commentaires d'un de nos grands confrères sur une discussion de l'affaire du Terminal devant le Conseil municipal :

"Alors, on vit l'échevin Lebeuf quitter subitement son siège.....

.....

(Puis continue l'article à l'alinéa suivant :

"Lorsque l'échevin Lebeuf revint prendre son siège, il était rayonnant."

Passez un fer chaud sur le passage pointillé et trouvez ce que l'échevin Lebeuf est allé faire.....

Un abonnement perpétuel à l'ALBUM UNIVERSEL à la dernière réponse reçue à nos bureaux par la poste. PAS AUTREMENT.

Le comité de l'incinérateur vient de le décider. Oyez, oyez, *urbe et orbi*, vidangeurs qui entendez, vous n'aurez plus le droit de fouiller dans les déchets pour en retirer des chiffons, du fer, des os, sans parler d'autres choses.....

Pendant que le comité est à étudier cette question pourquoi ne va-t-il pas au fond même des choses et ne défend-il pas complètement à ces messieurs vidangeurs de toucher en quoi que ce soit aux barils de vidanges, et surtout ceux nécessairement exposés dans les grandes rues.

Il y a ce semble, assez longtemps qu'on parle de cette question. A quoi bon les demi-mesures ?

Dit le *Charlottetown Guardian* de la semaine dernière :

"La cargaison du steamer *Princess* ne comprenait samedi dernier, pour ainsi dire, qu'une caisse de whiskey et une quinzaine de barriques de bière."

Comme l'île du Prince-Edouard est une province de prohibition, comme le jour du voyage précité était un samedi (veille du dimanche), comme il n'y a pas d'élections présentement que je sache dans cette partie du pays, et pour mille et une autre raisons—il faut bien en conclure que ce whiskey et cette bière n'ont dû servir qu'à des fins artistiques, ou médicinales ou encore industrielles.

Bonnes gens ! va !

L'un de nos grands confrères—c'est toujours eux qui me fournissent mes meilleures nouvelles—annonce dans un de ses titres que le secrétaire de Westmount a reçu instruction de faire le *démembrement* de la municipalité. On n'a pas dit au Secrétaire comment s'y prendre mais l'histoire est là pour le lui apprendre.

POST-SCRIPTUM.—Les lignes qui précèdent étaient

à peine écrites que par le texte même placé sous le titre en question j'ai compris qu'il s'agissait de dénombrement. Prière en conséquence au lecteur d'effacer de son esprit le spectacle d'une opération aussi brutale.



Un savant israélite dont je ne me rappelle pas le prénom, Abraham, de passage ces jours derniers à l'université Columbia, vient d'en découvrir une bonne, une vraie perle.

Le sceau régulier dont se sert depuis des années cette célèbre institution porte en caractères hébraïques, le texte biblique bien connu : *In Lumine tuo edebimus lucem*, ce qui veut dire "Ton rayonnement nous fera voir clair." Or, avec les ans, les lettres hébraïques se sont tordues ou détériorées de telle sorte qu'on lit aujourd'hui sur le sceau majestueux de l'imposante université : "Voulez vous d'un morceau de pâté froid ?" Mystères de l'hébreu !



L'un de nos grands confrères annonce avec un plaisir apparent que du côté de la Lièvre, de la Rouge, de la Macaza et de la Métapédia, la colonisation marche à pas de géant. Ce doit être pour cela qu'elle ne se fixe guère nulle part. La colonisation en soulier de boeuf vaut mieux que celle en bottes de géant de sept lieues le pas.



L'un des gros événements de la semaine dernière, si j'en juge par l'importance que lui a donnée l'un de nos grands confrères, a été l'obtention en Cour Supérieure, par un citoyen de Montréal, d'un bref d'"Habeas Corpus ad subjiciendum" contre sa belle-mère.

Je ne sais pas au juste ce que c'est qu'un bref ad subjiciendum, mais étant donné l'animadversion générale qu'inspirent les belles-mères, vrai, j'appréhende un malheur. Police ! Police !

Une femme a été condamnée la semaine dernière, à Montréal, à je ne sais plus quelle amende pour avoir battu son mari. Le juge n'a fait que son devoir en cette circonstance puisque la loi défend toutes les voies de fait sans distinction. Mais en présence des brutalités commises chaque jour par les hommes sur leurs tendres moitiés, les femmes battues ne seraient-elles pas justifiables de se constituer en comité et de présenter un manche à balai d'honneur à cette adepte du féminisme militant.



Au prix qu'est la viande, la moindre vache prend maintenant des airs qui semblent dire : "Comment trouvez-vous que je

vous trouve ? Aussi, pour peu que cela continue, verrons-nous bientôt la réalisation de la prédiction faite par le *Chicago Record Herald* disant que la vache va bientôt devenir un animal de luxe qu'on entourera des plus grandes attentions dans les familles assez riches pour en posséder une unité.



LE REPORTER.

LE GROS EVENEMENT DE LA SEMAINE

LA DESTRUCTION DE SAINT-PIERRE DE LA MARTINIQUE

Le gros événement de la semaine a été la destruction de Saint-Pierre de la Martinique, où plus de 35,000 personnes ont trouvé la mort. Nos lecteurs ont pu voir, par les journaux quotidiens, les détails du terrible sinistre. Nous nous contenterons, en conséquence, de donner ici quelques détails sur cette île, assez peu connue de nos lecteurs, bien qu'assez peu éloignée du Canada.

La Martinique n'a que 60 milles de long sur 25 de large. Elle est allongée, hérissée de pointes et creusée de baies. Elle oppose son dos aux poussées de l'Océan et tourne vers la mer des Antilles son ventre

un peu rentré. De son dos sort une excroissance qui s'avance dans la mer sur une longueur de trois lieues : c'est la presqu'île de la Caravelle.

Sur le pourtour de l'île, qui a 225 milles de circonférence, non compris les caps, sont bâties presque toutes les communes. Il y en a fort peu dans l'intérieur des terres. Les habitants, réfractaires en général au travail de la terre, aiment mieux se livrer à la pêche, qui ne s'impose pas à eux avec la régularité dure et étroite de la culture des



Jardin public de Saint-Pierre

champs et qui leur ménage des aléas, des accidents, des surprises, en rapport avec leur humeur inconstante.

Fort-de-France et Saint-Pierre sont les deux chefs-lieux des deux arrondissements de l'île, l'un au nord, l'autre au sud. Toutes deux s'étendent sur la côte occidentale. Fort-de-France ne compte que 16,000 habitants ; Saint-Pierre en a près du double. Celle-ci a une rade demi-circulaire, immense, mais exposée aux vents et au raz-de-marée, et partant fort dangereuse, surtout pendant l'hivernage. Celle-là offre aux vaisseaux le plus beau port de la mer des Antilles et le plus sûr. L'une est protégée par des forts importants et par une série de fortins et de batteries ; l'autre est ouverte, et les trois batteries qui font mine de la défendre ne la mettent pas à l'abri d'un coup de main.

Saint-Pierre est la vieille ville que fonda d'Esnambuc en 1635 et où s'établirent les Européens, en face de la race caraïbe, qui leur livra une guerre sans trêve ni merci. On construisit d'abord la partie la plus haute de la ville actuelle, auprès de la rivière Roxelane, autour des fortifications qu'on y avait élevées.

Plus tard, lorsque les Caraïbes disparurent et que la sécurité vint, on se hasarda à traverser la rivière et à descendre dans la partie basse, sur une plage accessible à la navigation et favorable au commerce. La ville, dans son développement, suivit ainsi la forme demi-circulaire du rivage. Toute la population commerçante s'établit au centre de la baie, appelée Mouillage, et dépeupla en partie la ville haute, nommée Fort. Le Fort est mieux exposé et plus aéré ; il étend sa vue sur la rade et s'étage sur un sol rocheux, au pied des Mornes

qui remontent vers le nord, tandis que le Mouillage, étendu à plat ventre le long de la mer, est un quartier humide, étouffé, borné à l'est par un large écran de rochers qui arrêtent le souffle des vents alizés et où les rayons du soleil tombent d'aplomb sans air et sans ombre.

Saint-Pierre est tout en longueur, resserré entre le rivage, le Morne-d'Orange et le Morne-Godet. Il ne



Bouquets de bambous à la Martinique



Carte de la Martinique



Saint-Pierre.—Vue de la rade foraine.

s'élargit que vers le nord, au-dessus de la Roxelane qu'il domine. Les rues sont tortueuses et accidentées au Fort ; elles sont régulières, quoique étroites, au Mouillage. Autour de la mairie, dont la construction a un aspect monumental, les voies sont spacieuses et bien entretenues. La rue Victor Hugo, qui traverse ce quartier du sud au nord, est le centre où sont groupés tous les marchands et où se sont établis tous les magasins.

Là, ce qui frappe d'abord l'étranger, c'est la pauvreté des devantures, l'absence de tout étalage, l'aspect négligé des denrées. Les marchandises sont jetées ou entassées dans les rayons, au hasard, sans ordre, sans symétrie, sans goût. Les plafonds des boutiques sont bas ; l'espace est insuffisant ; le jour est douteux. Il faut voir surtout l'air las, ennuyé, renfrogné des marchands et des commis ! Aussitôt que la nuit est venue, tout est fermé ; la rue, éclairée çà et là par quelques réverbères fumeux, tombe dans une obscurité presque complète. Seules les pharmacies, assez semblables à nos petites épicerie de village, restent allumées et ouvertes jusqu'à dix heures du soir.

Malgré tous ces désagréments, Saint-Pierre n'en est pas moins une ville active, mouvementée, vivante, pendant le jour. Les trottoirs sont animés dès le matin ; les quais sont bruyants à travers l'encombrement des boueats de sucre et des barils de tafia ; la rade, sous le soleil, est toute illuminée de voiles blanches. On y sent la vie qui circule, le commerce qui s'agit et marche, le peuple qui produit et travaille.

Fort-de-France offre un aspect tout différent. Fondée en 1673, elle fut détruite par un tremblement de terre, en janvier 1839. Alors au milieu des décombres, on traça des vues avant d'avoir des maisons ; et la ville se rebâti peu à peu avec des voies bien alignées, se coupant à angle droit et formant dans leur ensemble un vaste pentagone. Si Saint-Pierre est une ville où sur le port, dans les chantiers, dans les usines, la vie est chaude, ardente et fiévreuse, Fort-de-France est une cité froide, raide, un peu guindée. C'est la capitale des fonctionnaires, des employés de bureau, des ronds de cuir.

Il y a, à Saint-Pierre, quelques monuments qui offrent à la vue une certaine ampleur, comme le théâtre, la mairie, l'hôpital ; à Fort-de-France, les maisons sont en bois, à un seul étage, et si légères qu'elles semblent craindre de s'appuyer sur le sol. Cette crainte n'est que trop justifiée ; un courrait, en effet, un danger réel à élever des édifices grands et lourds. Le terrain d'alluvions sur lequel la ville repose n'offre pas une grande consistance. La couche supérieure forme une écorce de dix à douze pieds d'épaisseur, battue et tassée, composée de matières tufacées et pierrennes.

Sous cette couche s'étendent des amas de sable mouvant où la mer pénètre, s'agit et bouillonne. A l'intérieur de ce corps sablonneux et dans le sous-sol, se trouvent des traînées de roches souterraines soulevées par des éruptions volcaniques. La chaîne rocheuse elle-même, sur la pointe de laquelle est assis le fort Saint-Louis, traverse ce sable, lui sert d'ossature, passe sous la rue Victor Hugo qu'elle soutient et se termine en musoir à la Pointe des Nègres.

Le Morne-Rouge est le jardin de la Martinique : il est planté de rosiers toujours fleuris, de jasmins, de verveines, avec de vastes massifs de myosotis délicats et des bordures de bégonias aux feuilles vernies.

Le jardin de Saint-Pierre est une des merveilles du monde, mais une merveille inconnue. On y jouit de tous les enchantements qu'offre une forêt vierge. La savane de Fort-de-France est revêtue d'une tristesse désolée. Sa nudité morne nous assombrit malgré nous.

Toutes les allées aboutissent à une lumineuse éclaircie, au centre même du jardin, où s'étend un lac dormant avec un îlot éveillé par les oisillons. Sur cet îlot se développe grand ouvert l'éventail de l'arbre des voyageurs. Ça et là, à la surface de l'eau, des nénufars aux teintes violettes viennent ouvrir doucement les yeux. On fait le tour du lac en quelques minutes ; mais quel silence y règne, et quel isolement on y trouve !



Cascade du Jardin Public de Saint-Pierre

Les Hommes du Passé

SIR GEORGE CARTIER

Nous évoquions il y a quelque temps, pour l'édification de Sir Wilfrid Laurier, le souvenir de Papineau qui fut l'adversaire malheureux autant qu'irréductible de l'impérialisme de 1837. Evoquons aujourd'hui le souvenir de Sir George Cartier qui fut l'adversaire non moins irréductible mais plus heureux de l'impérialisme de 1864.

"Lorsque l'histoire s'écrira d'une manière impartiale, et j'espère qu'il s'en trouvera pour l'écrire d'une manière impartiale, elle ne manquera pas de rappeler que sir John McDonald a voulu l'union législative et ne voulait pas de législatures indépendantes dans chaque province ; mais sir Georges Cartier qui comprenait la situation de la province de Québec, a lutté des années et des années pour conserver à notre province l'avantage d'avoir une législature spéciale, et en cela lord Carnarvon s'est fait l'interprète de cet homme d'état canadien, dont les conservateurs peuvent être fiers."

Qui a rendu ce témoignage au patriotisme de Sir Georges Cartier ? Un homme qui mérita lui aussi d'être appelé un grand patriote : feu l'honorable Honoré Mercier.

La photographie que nous donnons ici du fondateur de la confédération canadienne, rappellera ses traits physiques à la nation ; les quelques extraits que nous donnons de ses discours rappelleront ses traits moraux. Les uns et les autres sont un enseignement : en effet ils font plus qu'illustrer cet homme du passé, ils l'expliquent :

II
Un homme d'Etat n'a pas le droit de refuser l'appui qui lui est offert.

Nous serions indignes de notre nom si nous n'unissions tous nos efforts pour assurer la permanence de notre nationalité.

Canadiens-français, n'oublions pas que si nous voulons assurer notre existence nationale il faut nous cramponner à la terre. Il faut que chacun de nous fasse tout en son pouvoir pour conserver son patrimoine territorial. Celui qui n'en a point doit employer le fruit de son travail à l'acquisition d'une partie de notre sol, si minime qu'elle soit. Car il faut laisser à nos enfants non seulement le sang et la langue de nos ancêtres, mais encore la propriété du sol. Jetez les yeux sur l'Irlande, elle a été soumise à un système de lois sur la propriété qui en rendait pour ainsi dire l'accès impossible à ses malheureux enfants. Aussi l'Irlandais se voyait-il obligé de fuir sa chère patrie pour trouver une terre qu'il pût dire la sienne. Jetez les yeux sur la France, cette chère patrie de nos ancêtres. Pourquoi voyons-nous l'esprit national aussi fort et aussi vigoureux ? C'est que le Français est uni par la propriété à la terre qu'il habite.

Le sentiment religieux est inhérent à l'homme. Dans tous les pays où l'on jouit de plus ou moins de liberté les hommes s'agitent pour la chose publique : il y a des contrées où cette agitation n'existe pas, où les peuples semblent indifférents sur ce point. Mais il n'y a pas une nation, pas un peuple au monde où la question religieuse ne remue pas le cœur humain.

Je n'aime pas le système américain : j'aime le régime de responsabilité pratiqué en Angleterre. Le président des Etats-Unis est : un despote comparé à la reine d'Angleterre. Et ce despote ne représente pas toujours

la majorité des suffrages. Il peut braver les deux chambres ; son cabinet n'en est pas un ; il n'est pas composé de ministres, mais de simples chefs de département.

Des hommes ont regretté qu'il y eût diversité de races et ont exprimé l'espoir qu'avec le temps cette diversité disparaîtrait. La fusion des races en une utopie ; c'est une impossibilité.

Les Canadiens-français ne doivent pas avoir peur

à leur guise. Eh bien, messieurs, vous savez ce qui est arrivé : nous sommes allés en Angleterre, et nous y avons été traités justement, généreusement. On a eu égard à toutes nos représentations, quand nous avons élevé la voix, on n'a point fait la sourde oreille ; au contraire, on nous a écoutés avec intérêt, et l'on a accueilli nos réclamations. Les Canadiens, ont dit les ministres anglais, viennent nous trouver avec une constitution toute faite, résultat d'une entente cordiale entre eux, d'une discussion mûre de leurs intérêts et de leurs besoins. Ils sont les meilleurs juges de ce qui leur convient, ne changeons point ce qu'ils ont fait, sanctionnons leur Confédération.

Oui, c'est dans cet esprit, que l'Angleterre a accueilli notre demande. Nous avions besoin de sa sanction, elle l'a donnée sans hésiter, sans vouloir intervenir dans notre œuvre ; et je puis dire que s'il est des hommes à vues larges, des hommes justes, ce sont les hommes d'Etat d'Angleterre.

Sous la Confédération, les droits de tous et de chacun seront amplement protégés. Avec ce système de gouvernements provinciaux et d'un pouvoir central, les intérêts individuels comme les intérêts généraux, trouveront toujours des défenseurs et une enceinte pour être défendus. Tout dépend de notre patriotisme et, sans parler des autres garanties que nous donne la constitution, cela déjà suffirait pour me faire dire que tout ira bien.

* * *

A l'occasion de sa mission politique en Angleterre, nous disions à sir Wilfrid Laurier il y a quelques semaines : "Souvenez-vous de Papineau." Nous ne pouvons manquer de lui dire aujourd'hui : "Souvenez-vous de Cartier."

L'ANALISTE.

VARIETES

Deux députés causent au palais Bourbon.

— Ah ! si Rostand pouvait nous donner sa nouvelle pièce avant les élections, c'est cela qui nous ferait du bien !

— Le "Procès de Jeanne d'Arc" ? Je ne vois pas en quoi Jeanne d'Arc pourrait nous être utile.

— Mais si, à cause des... voix !

* * *

Au tribunal.
— On vous accuse d'avoir, pendant votre prévention, bousculé un jour les deux gardes qui vous conduisaient à l'instruction et de les avoir fait tomber par terre, dit le président ; à quel mobile avez-vous obéi ?
L'accusé—C'était pour mieux démontrer qu'un homme prévenu en vaut deux !

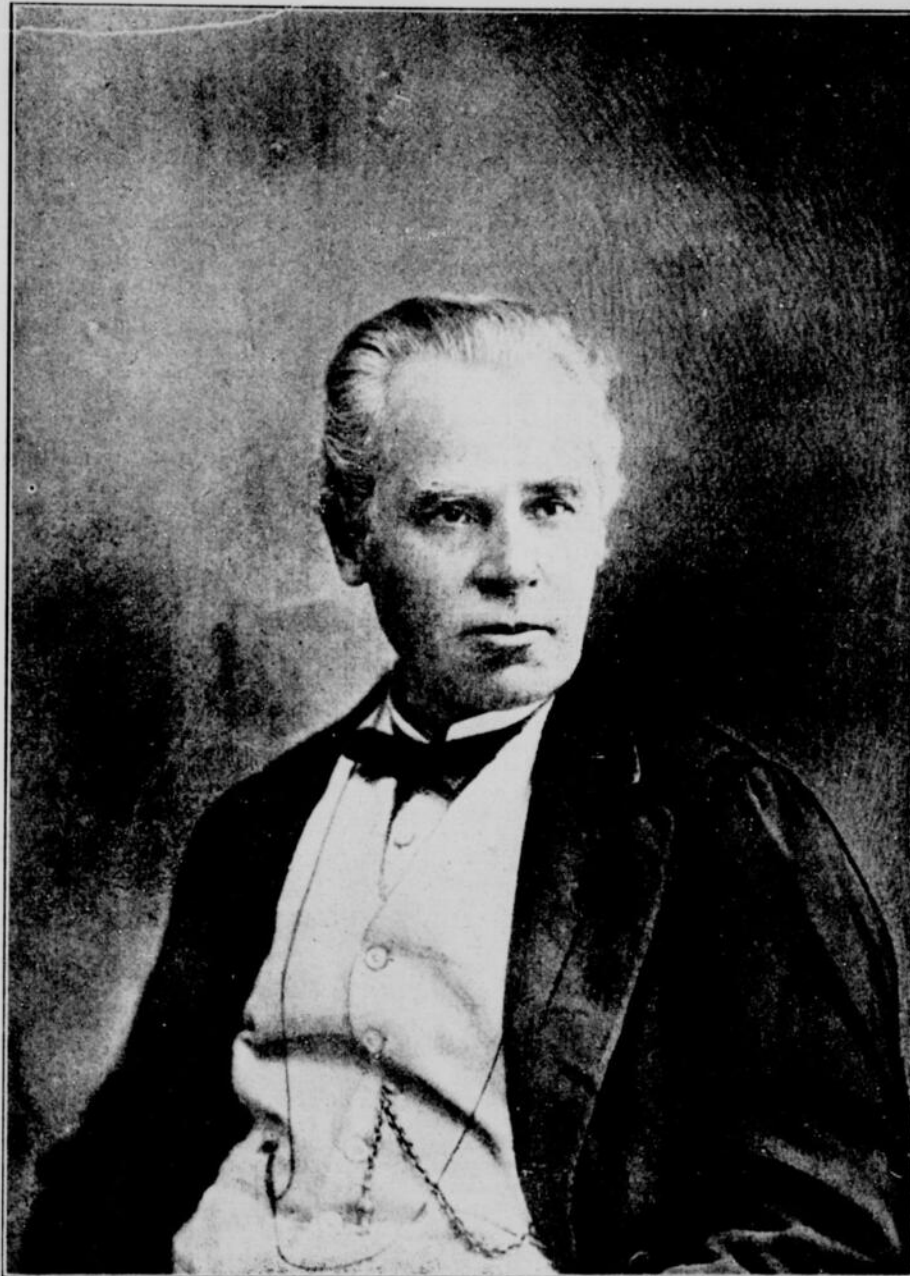
* * *

Entre bohèmes à la côte.
— La vie, soupire l'un,

quelle affreuse blague !
L'autre, fumeur enragé, piteusement :
— Surtout quand il n'y a pas de tabac dedans !

Entre jeunes fêtards.
— Combien te prend ton usurier ?
— Tantôt vingt cinq, tantôt trente ; le taux n'est pas fixe.
— Il prête au taux mobile ?
— C'est bien ce qui m'écrase.

Avant le dîner de baptême :
— Quelles huitres voulez-vous manger, mon cher parrain ?
— Des maronnes, parbleu !



SIR GEORGE CARTIER

(Photographie Laprés et Lavergne, coin des rues St-Denis et Ontario)

des Anglais. Après tout, ils ne sont pas si effrayants. Admirez plutôt leur énergie et leur persévérance, imitez-les. Pour être d'excellents canadiens-français, il faut posséder avec ces qualités de notre race les meilleures de celles des Canadiens-anglais. Nous descendons en partie des Normands et les Anglais possèdent aussi, infusé dans leurs veines, du sang de cette race héroïque, depuis les jours de Guillaume le Conquérant.

La Confédération a été un compromis, elle conserve même aujourd'hui son caractère. Vous vous souvenez que l'on disait qu'elle serait contraire aux intérêts bas-canadiens, à la religion du Bas-Canada. Plusieurs même qui n'entretenaient pas cette opinion, disaient que l'on ne savait pas à quoi s'attendre de l'Angleterre ; que l'on avait pu élaborer une bonne constitution dans les conférences de Québec, mais que les autorités impériales la changeraient, l'altéreraient

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

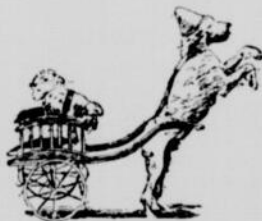
POUR LES ENFANTS

L'exposition de chiens qui va être tenue à Montréal incessamment aura pour résultat de permettre, par la comparaison des diverses espèces et des divers sujets d'un même groupe, une étude plastique de la race canine. Quelque chose de plus intéressant peut-être est l'étude morale du chien, c'est-à-dire l'observation de ses mouvements réfléchis, de ses passions, de ses qualités, de ses défauts, de ses aptitudes à modifier l'orientation de ses instincts naturels. Je ne veux qu'enregistrer ici quelques faits propres à évoquer dans l'esprit du lecteur, des constatations qu'il a dû faire lui-même dans le passé et qui l'aideront à en faire de nouvelles et des plus intéressantes dans ce domaine scientifique ouvert aux enfants comme aux grandes personnes.

Qui de nos concitoyens, à Montréal, n'a vu au parc Sohmer ou dans quelque autre théâtre, de ces chiens savants qui font des sauts périlleux et autres tours de force et de souplesse comme ceux des acrobates les mieux doués. C'est par l'entraînement qu'on est arrivé à leur faire faire tous ces jeux étonnants, un entraînement qui somme de patience chez l'en-



Bull-dog arrêtant un cheval emballé à New-York



Un chien bouffon

ne va pas sans une grande somme d'instruction. Voulez-vous par exemple lui apprendre à rapporter. Mettez-vous d'abord à sa portée en entrant dans sa vie, dans ses habitudes, car il ne faut point songer à lui rien apprendre avant qu'il ne vous ait, par maintes preuves d'attachement, reconnu pour son maître.

Puis, cet état de familiarité acquis—respectueuse familiarité de sa part—vous le conduirez dans un lieu où personne ne vous troublera ; et là, sans émotion dans la voix



Un chien qui fait du trapeze

des flatteries, et plus franchement se saisira du joujou. Mais, comme un enfant, il ne pense qu'à s'amuser ; il le mordille et cela le soulage de ses douleurs de dents qui poussent. Ne grondez que légèrement ; allez à lui s'il ne vous fait l'honneur de venir à vous, et attirez-le de votre côté ; si alors il ne lâche pas le joujou et se laisse entraîner sans résister, donnez-lui un bon point... non, une friandise ; il l'a méritée, car à la prochaine leçon peut-être il reviendra de lui-même à vous.

En effet, retournez, de préférence, au lieu d'exercice choisi. Jetez le joujou à quelques pas ; il hésitera comme s'il craignait de faire une bêtise, puis ira doucement à l'objet, le saisira et le laissera tomber à vos pieds ; puis comme par modestie, il prendra une attitude humble et craintive. Cette fois il a compris.

Voilà qui est parfait, et ce simple exercice suffit la plupart du temps.

Il y a mieux pour arriver vite. Prenez pour cela un vieux porte-monnaie dans lequel vous enfermez ostensiblement, après l'avoir fait sentir au chien, une croûte de gruère, et jetez-le au rapport. Sans hésitation alors, le petit gourmand se précipite et saisit le porte-monnaie. Sa physionomie exprime un étonnement extrême de ne point sentir fondre sous sa dent le délicieux fromage ; honteux, il laisse retomber le porte-monnaie et vous regarde d'un air navré.

Il vous faut en ce moment aller à lui, lui faire ramasser l'objet et le lui prendre dans la gueule ; après quoi, ouvrir le porte-monnaie et lui donner la croûte de fromage.

C'est bien simple n'est-ce pas, et vous avez compris que, en quelques heures, votre chien saura rapporter.



Un manege de chiens

sans grands gestes, tout simplement, vous lui montrerez l'objet vous le lui ferez sentir, vous le laisserez tomber, rouler ; son instinct le portera à s'en saisir. Alors soyez aussitôt et sans bruit près de lui, caressez-le en lui tenant délicatement la gueule et en l'attirant à vous ; tâchez de lui faire quelques pas à votre suite, et ne semblez pas être mécontent qu'il rejette et laisse tomber l'objet. Petit à petit il trouvera amusant ou agréable cet exercice qui lui vaut des caresses,

Je vous conseille de ne point laisser refroidir son zèle et de lui faire rapporter des peaux de lapins bourrées de sable, des oiseaux empaillés. Cela est parfait pour l'entraîner à rapporter le gibier mort. Je dirai plus : le rapport chez le chien devient une vraie passion qui peut le conduire aux actes les plus blâmables ; tel un de mes chiens d'arrêt qui vola, un jour, dans une boutique de foire, cinq ou six joujoux d'enfants, des petits moutons qui faisaient *beee* d'une façon lamentable, lorsqu'il les serrait trop fort entre ses dents.

Pour en finir avec la dernière méthode du dressage, je vous dirai que grâce à elle, j'ai pu, à la suite d'un pari, apprendre à rapporter, en une soirée, à cinq petits épagneuls français de mon élevage, âgés seulement de trois mois et demi ; cela devant témoins.

✪ Pour finir maintenant, quelques observations sur les

chiens empruntés à divers journaux.

Le rire, assurent les savants, est la caractéristique faciale exclusive de l'homme. Que d'enfants ce pendant soutiennent avoir vu rire le chien avec lequel ils jouaient. La photographie que nous donnons en cette page d'un chien qui rit est empruntée au *Popular Scientific Monthly* l'une des revues scientifiques

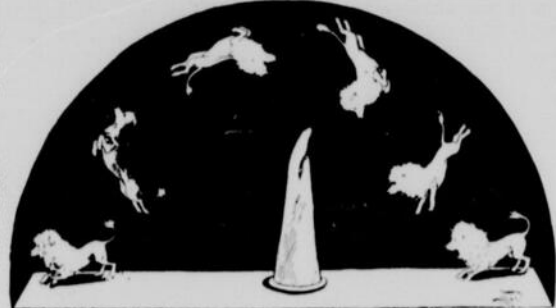


Le saut périlleux

les mieux accréditées aux États-Unis.

Le *Gameland*, de St. Louis, cite le cas d'un chien de certain gardien de phare, sur la côte de Maine, qui sonne la cloche avec ses dents au passage de tous les navires qui ont salué le phare d'un coup de sifflet.

Les journaux de Londres signalaient il y a quelque temps, la mort d'un chien qui se laissait mourir d'inanition au cimetière, sur la tombe de son maître qui n'était qu'un pauvre misérable.



Tour de force exécuté au parc Sohmer



Tour de force exécuté au parc Sohmer



Un chien qui rit

Les mêmes journaux de Londres parlent d'un chien qui dans une réunion quelconque va droit aux personnes particulières dont on lui a montré le portrait.

Un journal allemand, la *Gazette Militaire*, annonce qu'une expérience a été faite à Neuwied, dans le parc du château, sous l'inspiration d'un peintre Bumgartz, président, de la société qui s'est constituée pour populariser l'emploi des chiens hospitaliers.

On avait mis une section d'infanterie, en tenue de campagne, à la disposition des organisateurs de l'expérience pour figurer les blessés. Le président de la société présenta le chien *Santa* qui manœuvra, paraît-il, avec une correction irréprochable, au commandement de : " Halte ! Couchez ! Debout ! En avant ! En arrière ! Marche ! "

Une fois les blessés supposés cachés aux endroits qu'on leur avait indiqués, le chien fut lancé au commandement de " Cherchez ! " Il fouilla les coins et recoins, les buissons, et, au bout d'une demi-heure, il avait trouvé huit blessés placés dans des conditions particulièrement difficiles. Pour opérer la nuit, le chien est pourvu d'un harnachement, consistant en une large sangle, à droite et à gauche de laquelle sont des poches contenant chacune un accumulateur ; à la partie supérieure de la sangle est placée une lampe électrique. Cet appareil est construit de telle sorte que le chien, ainsi harnaché, peut toujours faire connaître la direction qu'il prend à celui qui le conduit même dans les taillis et les broussailles.

Les chiens qui prenaient part au concours de Dresde, en Allemagne, l'an passé, ont donné la mesure de ces services qu'on peut attendre d'eux. Ils ont tenu une troupe en communication régulière et rapide avec des patrouilles distantes d'environ un mille, transmettant les dépêches en une ou deux minutes. Dans un exercice de combat, les chiens, munis d'une sorte de bât, ont apporté des cartouches sur la chaîne, passant d'un homme



Un chien qui essaie de chanter

à l'autre, pour effectuer le réap provisionnement. Un chien porte 250 cartouches à balle ou 350 cartouches à blanc. Des hommes ont été ensuite employés à représenter les blessés. Les chiens les ont signalés de différentes façons, les uns aboyant sur place, les autres allant chercher leur maître et l'amenant, ou lui apportant la coiffure du blessé.



Un chien exécutant la danse serpentine de Loie Fuller

La mendicité est un instinct commun aux hommes et aux animaux. Allez dans un jardin zoologique, allez dans un village perdu et vous serez frappé de la singulière analogie entre les habitants de ces deux endroits, entre les hommes et les animaux ; ils tourneront autour de vous quémandant un sou ou un morceau de pain. Dans la *North American Review*, M. Ouida publie à ce sujet un curieux article. L'auteur, dont le nom est bien connu en Italie, a longuement étudié la mendicité chez les animaux et a recueilli des faits bizarres, mais dont l'authenticité est hors de doute.



Un tour de force exécuté au parc Sohmer

la mendicité avec son maître les dents. Son maître mort, *Tommy*, le chien, songea à continuer cette petite industrie pour son propre compte. Aussitôt qu'un passant lui jetait un sou, *Tommy* le prenait entre les dents, courait chez le boulangier, le déposait sur le comptoir, rapportait un pain frais qu'il dévorait en deux bouchées. La chose se sut et les habitants d'Inverness ne firent plus la charité au chien mendiant. Par curiosité, ses bienfaiteurs se bornèrent aux étrangers. En peu de temps, *Tommy* comprit la chose. Dans ses promenades par la ville, il passait devant ses compatriotes et ne présentait plus sa sébille qu'aux touristes, et il ne se trompait jamais. A quel signe les reconnaissait-il ? Qui le sait ! Peut-être à l'odorat, pense M. Ouida, qui croit que l'odorat a pour les chiens une importance que l'on ne soupçonne pas : les chiens pensent avec le nez ; et c'est par les impressions reçues par cet organe qu'ils règlent leurs sympathies et leurs antipathies.



Un chien artilleur

Un autre écrivain, Alexandre Japp, publie dans *Cassell's Family Magazine* des faits du même genre, dont il garantit l'authenticité. *Towser* était un chien qui mendiait par gourmandise. Il appartenait à un menuisier qui le nourrissait. Mais *Towser* aimait les friandises. Il sortait de la maison, et avait une manière si drôle de s'arrêter devant les passants, assis sur ses pattes de derrière et présentant ses pattes de devant, que les enfants de la ville d'Alyth s'amusaient à lui mettre un sou dans la gueule pour lui voir faire cette manœuvre. A peine avait-il le sou, *Towser* s'en allait trotinant chez un pâtissier et changeait sa monnaie pour un biscuit. Un jour, un enfant, au lieu de lui donner un half-cenny (un sou) lui mit dans la gueule une pièce plus petite, un farthing (un demi-sou). Le chien va chez le pâtissier, dépose la monnaie sur le comptoir, prend un biscuit et se

dent, lorsque, longtemps après, il entendit un jour devant sa porte des aboiements répétés. Il alla ouvrir et vit le maître du client qu'il avait soigné et guéri. Seulement, il n'était pas seul ; il avait avec lui un autre gros chien qui se traînait péniblement sur trois pattes, en tenant élevée la quatrième qui était brisée. Le chien poussait des gémissements de douleur. Le Dr Atlee fut touché de cette preuve de solidarité du chien qui venait réclamer son aide, et soigna la patte du chien.

M. Japp rapporte une histoire analogue racontée par *Mirror*. Un chirurgien porta chez lui et soigna un petit chien qu'une voiture avait écrasé. Au bout d'un mois le chien était guéri et retourna chez son maître. Mais toutes les fois qu'il rencontrait le chirurgien dans la rue, il sautait autour de lui et lui faisait fête pour témoigner sa gratitude. Un jour il alla le trouver, mais accompagné d'un autre chien qui avait la patte cassée. M. Japp affirme l'authenticité du fait.

Le même auteur a connu un cheval qui mendiait. C'était un pauvre animal, condamné, sur la fin de ses jours, à traîner un courrier postal. Dans quelques auberges de la campagne, la pauvre bête trouvait des gens qui, à le voir aussi maigre et aussi vieux, lui donnaient un morceau de pain trempé dans de la bière.

En peu de temps, il arriva ceci, le cheval, dans des diverses haltes que faisait le courrier, voulait être détaché et puis, de lui-même, allait de table en table où étaient assis des clients et ne quittait que lorsqu'on lui avait donné un morceau de pain trempé dans de la bière. Sa tournée finie il retournait à sa voiture et se faisait atteler.

Je ne sais plus quel journal signalait récemment le cas d'une chienne terre-neuve à laquelle une chatte confiait volontiers sa progéniture, soit en nichant les petits dans le poil touffu de la bête, soit en laissant la chienne promener chaque chaton, qu'elle tenait délicatement dans sa gueule. Il y a quelque temps, un journal spécial, *l'Eleveur*, signalait un cas bien curieux. Un fermier possédait une chienne fox-terrier et une chatte qui mirent bas en même temps, l'une trois, l'autre quatre petits ; d'ailleurs on ne conserva qu'un petit chat. Par suite d'un phénomène absolument inexplicable, les deux bêtes eurent l'idée d'échanger leur progéniture : la chienne prit en pension ou adopta, comme vous voudrez, le petit chat ; la chatte en fit autant pour les petits chiens, et chaque mère se mit à allaiter consciencieusement et à soigner la progéniture de celle qui aurait dû être son ennemie, mais qui, dans l'espèce, était sa vieille amie. Cette amitié ne suffisait point, du reste, pour expliquer cette échange bizarre. Toujours est-il que le chat et deux des petits chiens prospérèrent admirablement ; le troisième chien mourut de maladie. L'observation est curieuse, on en conviendra. Voici un autre fait

extraordinaire cité par le même journal, et montrant une amitié poussée à l'extrême entre un chat et un chien. Ils appartenaient au même propriétaire et passaient leur temps à jouer ensemble. Un jour, tandis qu'ils s'amusaient ainsi, le chat vint à mourir subitement entre les pattes du chien. Celui-ci ne veut pas d'abord croire à son malheur et, observé par son maître, il souleva le chat, le roula, le caresse, continue de jouer, ne voulant pas croire son camarade

mort. Au bout d'un instant il faut supposer qu'il comprend, car il se met à pousser des gémissements plaintifs ; puis, pris d'une idée extraordinaire, il tire le cadavre de son ami dans le jardin, creuse un trou dans la terre, y pousse le défunt, le recouvre et se couche sur la tombe en hurlant à la mort. On conviendra qu'aucune amitié raisonnée n'aurait pu faire plus ni moins. Le journal auquel nous avons emprunté l'histoire en garantit évidemment la réalité.

Un autre fait rapporté par le *Zoologische Garten*. Un forestier des environs d'Oldenbourg, ayant découvert toute une famille de renards composée de onze petits, en prit deux pour les élever ; chaque jour il les lâchait durant plusieurs heures dans une chambre où se trouvaient rennis trois chiens, un basset, un pointer et un énorme terre-neuve. Le pointer resta indifférent, les regardant avec mépris ; le basset se montra constamment hostile, grognant, allant se blottir dans un coin pour observer les intrus.

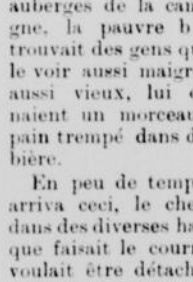
Lesdits intrus, au bout d'un certain temps, prirent assez d'audace pour lui faire quelque peu la chasse ; mais ce qui est vraiment curieux, c'est que les renardeaux entrèrent bien vite dans la familiarité du gros terre-neuve ; ils venaient ramper autour de lui, qui se laissait placidement mordiller la queue ; ils jouaient constamment ensemble et ne se séparaient qu'à regret. M. Albert, dans la *Chasse Illustrée*, a signalé de son côté, un petit renard élevé avec des chiens courants qui venait volontiers le caresser. Enfin, la *Revue Scientifique*, a reçu une lettre où un correspondant raconte avoir vu, à Sfax, un chacal vivre en bon ménage avec un superbe épagneul, et à Bizerte, un animal de même race, pris très jeune, du reste, être en parfaite intelligence avec un lévrier et un chien couchant, les trois animaux faisant d'interminables parties ensemble et se reposant tous couchés dans un pêle-mêle très amical.

De l'intelligence du chien, de ses facultés de mémoire, d'observation et d'induction, nous pourrions tous citer des exemples.

La mémoire locale est extraordinaire chez ces animaux. Combien n'en a-t-on pas cité qui, donnés ou vendus, et transportés à d'énormes distances, avaient franchi des centaines de milles par des pays une seule fois traversés, pour réintégrer leur premier domicile !



Un tour de force exécuté au parc Sohmer



L'entraînement d'un chien



Un professeur de danse

sauve le manger au loin. Cette fuite insolite prouve que le chien avait conscience de l'escoquerie qu'il venait de commettre ; c'était un mendiant, mais aussi un peu un voleur.

Le Dr Walter Atlee de Lancaster raconte une histoire un peu plus étrange :

Il eut un jour à soigner un cabaretier qui, dans une rixe, avait eu un bras cassé. Le blessé venait le voir tous les jours accompagné d'un gros matin dont l'aspect était peu rassurant. De fait il faisait entendre un sourd grognement chaque fois que le pensement arrachait un cri de douleur au malade.

Peu à peu cependant, le chien s'adoucit. Le Dr Atlee n'avait jamais fait attention à cet incident, lorsque, longtemps après, il entendit un jour devant sa porte des aboiements répétés. Il alla ouvrir et vit le maître du client qu'il avait soigné et guéri. Seulement, il n'était pas seul ; il avait avec lui un autre gros chien qui se traînait péniblement sur trois pattes, en tenant élevée la quatrième qui était brisée. Le chien poussait des gémissements de douleur. Le Dr Atlee fut touché de cette preuve de solidarité du chien qui venait réclamer son aide, et soigna la patte du chien.

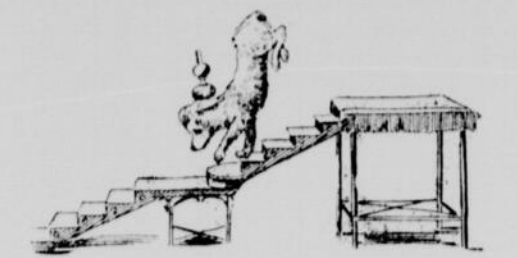
M. Japp rapporte une histoire analogue racontée par *Mirror*. Un chirurgien porta chez lui et soigna un petit chien qu'une voiture avait écrasé. Au bout d'un mois le chien était guéri et retourna chez son maître. Mais toutes les fois qu'il rencontrait le chirurgien dans la rue, il sautait autour de lui et lui faisait fête pour témoigner sa gratitude. Un jour il alla le trouver, mais accompagné d'un autre chien qui avait la patte cassée. M. Japp affirme l'authenticité du fait.

Le même auteur a connu un cheval qui mendiait. C'était un pauvre animal, condamné, sur la fin de ses jours, à traîner un courrier postal. Dans quelques auberges de la campagne, la pauvre bête trouvait des gens qui, à le voir aussi maigre et aussi vieux, lui donnaient un morceau de pain trempé dans de la bière.

En peu de temps, il arriva ceci, le cheval, dans des diverses haltes que faisait le courrier, voulait être détaché et puis, de lui-même, allait de table en table où étaient assis des clients et ne quittait que lorsqu'on lui avait donné un morceau de pain trempé dans de la bière. Sa tournée finie il retournait à sa voiture et se faisait atteler.

Je ne sais plus quel journal signalait récemment le cas d'une chienne terre-neuve à laquelle une chatte confiait volontiers sa progéniture, soit en nichant les petits dans le poil touffu de la bête, soit en laissant la chienne promener chaque chaton, qu'elle tenait délicatement dans sa gueule. Il y a quelque temps, un journal spécial, *l'Eleveur*, signalait un cas bien curieux. Un fermier possédait une chienne fox-terrier et une chatte qui mirent bas en même temps, l'une trois, l'autre quatre petits ; d'ailleurs on ne conserva qu'un petit chat. Par suite d'un phénomène absolument inexplicable, les deux bêtes eurent l'idée d'échanger leur progéniture : la chienne prit en pension ou adopta, comme vous voudrez, le petit chat ; la chatte en fit autant pour les petits chiens, et chaque mère se mit à allaiter consciencieusement et à soigner la progéniture de celle qui aurait dû être son ennemie, mais qui, dans l'espèce, était sa vieille amie. Cette amitié ne suffisait point, du reste, pour expliquer cette échange bizarre. Toujours est-il que le chat et deux des petits chiens prospérèrent admirablement ; le troisième chien mourut de maladie. L'observation est curieuse, on en conviendra. Voici un autre fait

extraordinaire cité par le même journal, et montrant une amitié poussée à l'extrême entre un chat et un chien. Ils appartenaient au même propriétaire et passaient leur temps à jouer ensemble. Un jour, tandis qu'ils s'amusaient ainsi, le chat vint à mourir subitement entre les pattes du chien. Celui-ci ne veut pas d'abord croire à son malheur et, observé par son maître, il souleva le chat, le roula, le caresse, continue de jouer, ne voulant pas croire son camarade



Un tour de force exécuté au parc Sohmer

mort. Au bout d'un instant il faut supposer qu'il comprend, car il se met à pousser des gémissements plaintifs ; puis, pris d'une idée extraordinaire, il tire le cadavre de son ami dans le jardin, creuse un trou dans la terre, y pousse le défunt, le recouvre et se couche sur la tombe en hurlant à la mort. On conviendra qu'aucune amitié raisonnée n'aurait pu faire plus ni moins. Le journal auquel nous avons emprunté l'histoire en garantit évidemment la réalité.

Un autre fait rapporté par le *Zoologische Garten*. Un forestier des environs d'Oldenbourg, ayant découvert toute une famille de renards composée de onze petits, en prit deux pour les élever ; chaque jour il les lâchait durant plusieurs heures dans une chambre où se trouvaient rennis trois chiens, un basset, un pointer et un énorme terre-neuve. Le pointer resta indifférent, les regardant avec mépris ; le basset se montra constamment hostile, grognant, allant se blottir dans un coin pour observer les intrus.

Lesdits intrus, au bout d'un certain temps, prirent assez d'audace pour lui faire quelque peu la chasse ; mais ce qui est vraiment curieux, c'est que les renardeaux entrèrent bien vite dans la familiarité du gros terre-neuve ; ils venaient ramper autour de lui, qui se laissait placidement mordiller la queue ; ils jouaient constamment ensemble et ne se séparaient qu'à regret. M. Albert, dans la *Chasse Illustrée*, a signalé de son côté, un petit renard élevé avec des chiens courants qui venait volontiers le caresser. Enfin, la *Revue Scientifique*, a reçu une lettre où un correspondant raconte avoir vu, à Sfax, un chacal vivre en bon ménage avec un superbe épagneul, et à Bizerte, un animal de même race, pris très jeune, du reste, être en parfaite intelligence avec un lévrier et un chien couchant, les trois animaux faisant d'interminables parties ensemble et se reposant tous couchés dans un pêle-mêle très amical.

De l'intelligence du chien, de ses facultés de mémoire, d'observation et d'induction, nous pourrions tous citer des exemples.

La mémoire locale est extraordinaire chez ces animaux. Combien n'en a-t-on pas cité qui, donnés ou vendus, et transportés à d'énormes distances, avaient franchi des centaines de milles par des pays une seule fois traversés, pour réintégrer leur premier domicile !



Un homme qui n'aime pas les chiens

Les chiens ont la notion du temps. Quand leur maître a l'habitude de rentrer à l'heure fixe, dès que cette heure approche, ils attendent visiblement son retour.

Tout cela n'a rien de surprenant. Quiconque a un peu vécu avec les chiens pourrait citer des traits d'intelligence et de discernement beaucoup plus remarquables.

LES HOMMES DU JOUR

L'HON. J. ISREAL TARTE

A tort ou à raison, l'honorable J. Israël Tarte passe pour être le maître du cabinet fédéral. Pour flatteur que soit ce titre il ne vaut pas, croyons-nous, cet autre encore mieux établi dans les esprits qui fait de lui (par opposition à Sir Wilfrid, chef politique de tout le Dominion), le chef national de la province de Québec et le continuateur de sir George Cartier.

M. Tarte fut l'un des hommes du jour dès son apparition sur la scène politique il y a de cela trente ans. Ce n'était alors qu'un enfant, mais un de ces enfants terribles qui forcent les grandes personnes à compter avec eux. Et jamais depuis lors il ne s'est fait reléguer à l'arrière plan par qui que ce soit.

Pour bien donc que fut Cartier il n'était encore ni écrivain, ni orateur. M. Tarte a de la plume et de la langue comme pas un journaliste, comme pas un discoureur dans le pays, et si comme homme d'action, comme homme de ressources il n'est pas supérieur à Cartier, il est certainement son égal. Qu'on demande à sir Hector Langevin qui les a vus à l'œuvre tous deux, à trente ans de distance, dans des affaires qui le concernaient de très près.

Personne n'a jamais mis en doute le patriotisme de M. Tarte et en cela il fut mieux partagé que Cartier qui, toute sa vie, dut se défendre contre l'accusation de trahir la province de Québec au profit des Anglais. Son patriotisme toutefois ne se paie pas de mots et se traduit par des actes : des actes qui lui ont valu l'animadversion des impérialistes et l'admiration des économistes.

Une grande revue industrielle de Londres nous arrive ce matin avec ce jugement sur l'hon. ministre des travaux publics : "qu'il est l'homme sur lequel le commerce anglais peut compter pour empêcher Pierpont Morgan d'accaparer au profit des États-Unis les chemins de fer et les lignes de bateaux à vapeur du Canada." Nous nous trompons fort ou le sentiment du confrère londonien à cet égard lui est venu de certain article publié en décembre dernier par M. Tarte dans les colonnes de la *Patrie*, sur l'importance qu'il y a pour le Canada d'étudier pour la résoudre dans le sens des meilleurs intérêts nationaux, la question des moyens de transport au Canada. Cet article est à citer entre cent comme illustration de l'esprit public qui anime M. Tarte en face du péril que constitue pour le Canada l'accaparement par Pierpont Morgan de toutes les grandes voies de transport en Amérique. Nous en donnons les extraits

su

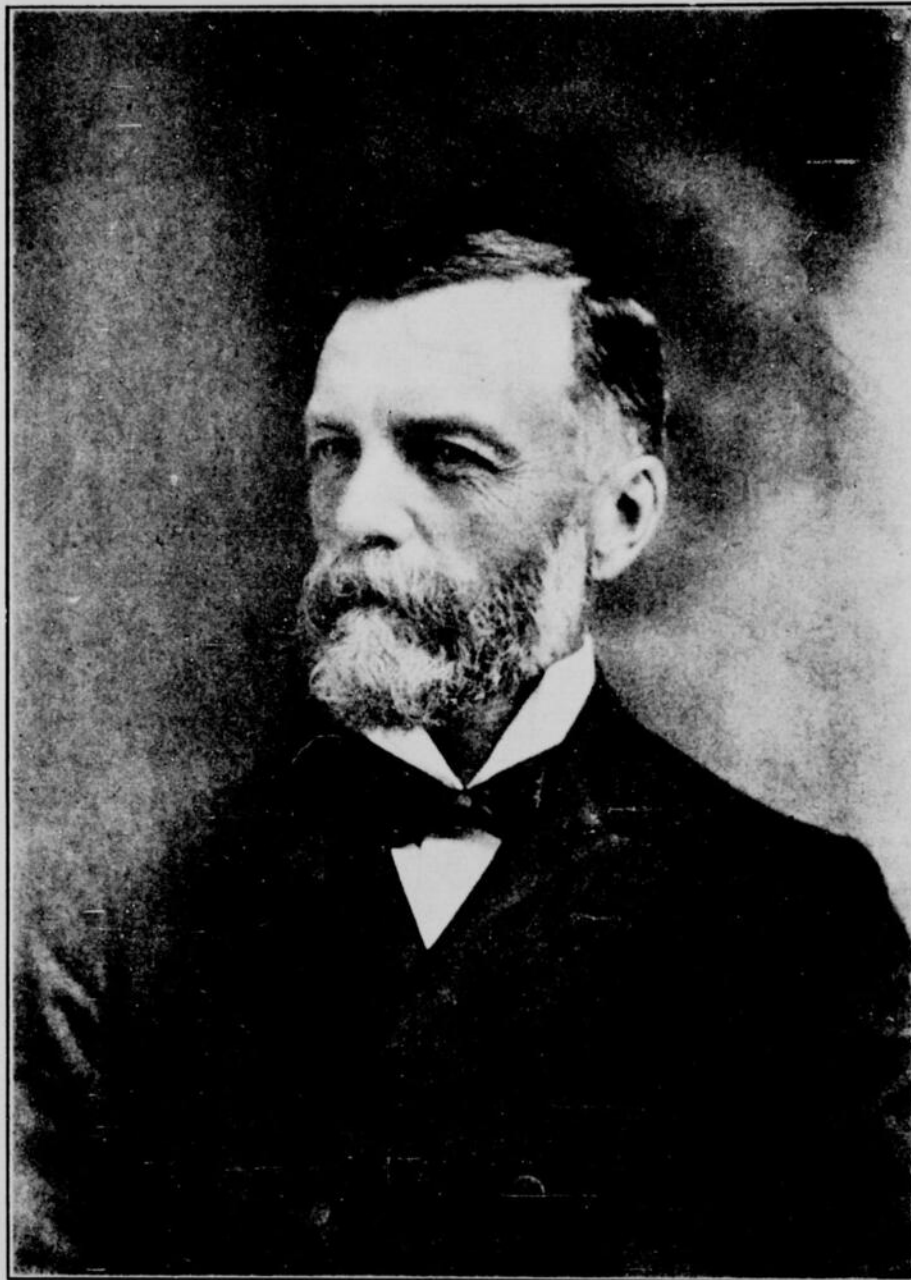
" CE QUE JE FERAIS SI J'ÉTAIS DÉPUTÉ

" J'achèterais, aujourd'hui même, la meilleure carte géographique du Canada. Et j'étudierais à fond la question des moyens de transport.

" Je ferais de cette question ma question.

" Je ne laisserais au Parlement, au cabinet, ni trêve, ni repos, jusqu'à ce que j'eusse forcé l'un et l'autre à adopter une politique énergique, définie, définitive.

" Nous marchons dans la bonne direction, mais nous ne marchons pas assez vite.



L'HONORABLE J. ISRAËL TARTE, ministre des travaux publics à Ottawa.

(Photographie Laprés et Lavergne, coin des rues St-Denis et Ontario.)

" La route du St-Laurent est la plus courte entre l'Ouest, les grands lacs et les marchés de l'Europe. Or, nous y avons fait jusqu'ici un commerce qui, comparé à celui de la route américaine, mérite d'être appelé insignifiant.

" Nous ne transportons qu'une faible partie de notre trafic, de nos produits. New-York, Boston, Portland, Buffalo, font une quantité considérable de nos affaires.

" D'ici à une couple d'années, nous serons en irréprochable posture, au point de vue de la navigation du golfe et du fleuve Saint-Laurent.

" Nous voici avec un système télégraphique complet, depuis Belle-Isle jusqu'aux grands centres.

" Le ministère de la marine et des pêcheries est entré dans la voie du progrès. Des changements et des améliorations indiscutables ont commencé à se faire et se continueront avec vigueur.

" Le creusement du fleuve Saint-Laurent, entre Montréal et les eaux profondes du golfe, est en pleine réalisation.

" Le parachèvement de ce travail de première importance, n'est plus qu'une question de mois, pour ainsi dire.

" Les choses ne marchent pas à la vapeur dans le port de Montréal, mais elles marchent tout de même.

Il doit y avoir moyen — il y a moyen — de les faire aller plus rondement.

" Québec, Trois-Rivières, sont sous étude. Les travaux nécessaires y seront exécutés.

" La compagnie du Pacifique fait des améliorations superbes à St-Jean. Elle s'y établit solidement et fermement. La ligne courte, entre Montréal et St-Jean, sera, d'ici peu, mise en état de rivaliser avec les meilleures voies ferrées de ce continent.

" Tous les ports de la baie Georgienne ont fait dans les deux ou trois dernières années d'encourageants progrès.

" Nous avons augmenté le nombre, la puissance de nos élévateurs, de nos entrepôts à grain.

" Nos chantiers de construction de navires perfectionnent le plus en plus leur outillage.

" Notre marine marchande sur les lacs est en pleine marche ascendante.

" Quarante millions de tonnes de commerce sont à notre portée, dans les grands lacs qui se déchargent dans le fleuve Saint-Laurent, c'est-à-dire, dans le courant qui passe à notre porte.

" Nous avons notre système de canaux : nous avons le chemin de fer du Pacifique nous avons le Canada Atlantique, nous avons le Grand Tronc.

" Tous ces moyens de transport ne sont pas suffisants pour assurer à la route du Saint-Laurent le trafic de notre situation géographique nous destine.

" L'amélioration de la rivière des Français, est, à mon sens, chose qui presse et qui s'impose.

" Si j'étais député, je vous assure que le Parlement et le gouvernement auraient de

mes nouvelles à la prochaine session.

" Je ne suis pas député. Je ne suis que ministre. Ce qui fait toute la différence du monde !"

M. Tarte est un des hommes du jour. Pour devenir l'homme du jour par excellence il lui faudrait décidément n'être plus ministre mais simple député. C'est presque à souhaiter de lui voir remettre son portefeuille à sir Wilfrid Laurier.

L'ANNALISTE.

CHOSSES DE FRANCE

MADAME LOUBET INTIME

Service spécial de l'ALBUM UNIVERSEL.

Celle qui a l'honneur d'être la digne épouse du Président de la République ne cherche pas les honneurs ; elle les subit. Elle pourrait prendre pour devise : dévouement et bonté. Son entourage sait que personne plus qu'elle ne chercha à dissuader M. Emile Loubet d'accepter la Présidence de la République. Mais, lorsque le Président eut de son devoir d'accepter, le 18 février 1899, la première magistrature du pays dans un moment difficile, Madame Loubet fut à l'Élysée ce qu'elle devait être, ce qu'elle avait été au Palais du Sénat et au Ministère de l'Intérieur, la vaillante et dévouée collaboratrice de son mari pour toutes les questions étrangères à la politique : la compagne qui se donne pour principal devoir de faire aimer celui dont elle porte le nom.

C'est en 1869 que la toute jeune, jolie et gracieuse mademoiselle Marie Picard appartenant à une des meilleures familles de la Drôme, épousa son compatriote, Emile Loubet, qu'elle avait conquis par sa grâce et son



Madame Emile Loubet accompagnée de MM. Combarieu et Poulet, visitant les œuvres de charité. (Photographie spéciale à l'ALBUM UNIVERSEL.)



MADAME EMILE LOUBET

Tableau de M. Patricot exposé au salon de 1902.

(Photographie spéciale à l'ALBUM UNIVERSEL.)

esprit. De cette union sont nés : la gracieuse madame Soubeyran de Saint Prix ; Paul Loubet, avocat ; et un charmant enfant de 9 ans, Emile Loubet qui fait à l'Élysée la joie et le bonheur de tous.

Madame Loubet à peine installée à l'Élysée, accorde son patronage à la Société des Dames Françaises de la Croix Rouge qui la nomment Présidente d'Honneur. Quelques jours après c'est l'Union des Femmes de France qu'elle préside.

Madame Loubet a visité toutes les crèches et dispensaires fondés en France ces dernières années. Et, dans toutes ses visites de charité, où elle répand quelque chose de son cœur, elle laisse discrètement une généreuse obole qui soulagera bien des infortunées. Madame Loubet est la mère bonne qui plaide constamment pour les petits berceaux.

Les sciences, les lettres et les arts sont loin de laisser madame Loubet indifférente, les artistes reçoivent le meilleur accueil à l'Élysée. Madame Loubet aime à accompagner le Président de la République aux salons et

dans les ateliers de nos grands artistes Français. Dernièrement c'est chez les femmes peintres qu'elle se rend pour visiter leur exposition ; elle est reçue par la Duchesse d'Uzès qui lui présente les femmes artistes. Là il fut question de son magnifique portrait, exposé au Salon de Paris, peint par M. Patricot.

On sait combien sont recherchées les invitations de madame Loubet pour les bals, les soirées, les réceptions, les garden-party. Qui ne se rappelle les brillantes fêtes données à la Présidence pendant l'Exposition, où l'on vit défiler tant d'illustrations de tous les pays.

Lorsque le Président, conduisant un très élégant phaéton, accomplit sa promenade quotidienne au bois de Boulogne, si madame Loubet ne l'accompagne pas, on peut la rencontrer en compagnie de sa fille la jolie madame Soubeyran de St-Prix et des aimables mesdames Combarieu faisant des visites ou se rendant chez sa couturière et sa modiste rue de la Paix.

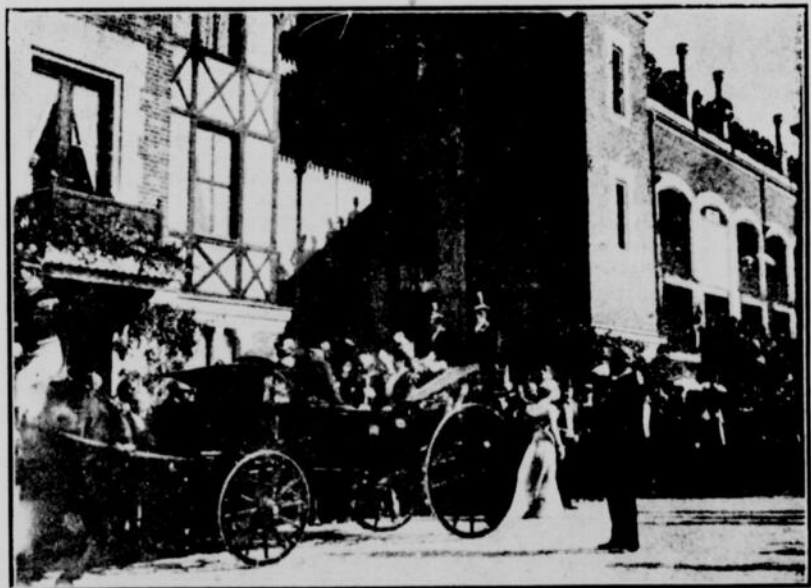
Madame Loubet surtout familiale, est aussi féministe. Elle assistait, en novembre 1901, au mariage d'une de ses compatriotes et elle servit de témoin aux deux cérémonies civile et religieuse.

Chaque année c'est le prince d'Artemberg, président du Jockey Club, qui offre son bras à madame Loubet pour la conduire à la tribune d'honneur le jour des courses du grand prix de Paris. A sa droite se placent les ambassadrices : la marquise d'El Muni, la princesse Radolin, la comtesse Tornielli, la princesse Ouroussow, etc ; et à sa gauche Mesdames Faillières, Deschanel, Waldeck Rousseau.

Madame Loubet ne manque pas d'accompagner le Président dans les diverses manifestations en faveur de l'armée française. On la voit à toutes les fêtes militaires : au bal des St-Cyriens, des Polytechniciens et à toutes les revues du 14 juillet.

Pour finir, résumant ce portrait, madame Loubet est telle que doit être la femme d'un chef d'Etat dans une grande société démocratique ; elle laissera à l'Élysée le souvenir de sa bonté et de sa charité.

LÉON BOUET.



Arrivée de madame Loubet et du Président de la République aux tribunes de l'hippodrome de Longchamps pour assister au grand prix de Paris. (Photographie spéciale à l'ALBUM UNIVERSEL.)

AUTOUR DU MONDE

LA RUSSIE



Vue de Kronstadt

L'attention se porte présentement sur la Russie tant pour les troubles intérieurs qui s'y produisent depuis quelque temps, que pour la visite que le président Loubet s'apprete à faire au Czar. Un coup d'œil sur les principales villes de l'Empire est en conséquence de la plus grande actualité.

SAINT-PÉTERSBOURG, à l'embouchure de la Néva, qui s'y divise en quatre bras, et qui y reçoit 10 à 12 rivières ou canaux, fondée par Pierre le Grand, des 1703, est devenue la capitale officielle de l'Empire en 1721. C'est l'une des grandes et belles villes de l'Europe, avec ses monuments, palais d'hiver, palais de l'Ermitage, etc., statue colossale de Pierre, églises (Saint-Isaac, Notre-Dame de Kasan, Saint-Pierre et Saint-Paul, le couvent de Saint-Alexandre-Nevski, etc.), la Forteresse revêtue de granit dans une île du fleuve, la Bourse (quartier des négociants,) dans une autre île, le beau quartier de l'Amirauté, avec la *Perspective Nerski*, large et longue rue de trois milles, des théâtres, un arsenal, etc. Elle a une université, des académies des sciences, des beaux-arts, de médecine, de théologie, un observatoire, des bibliothèques, des musées ; une fonderie de canons et des chantiers de construction. L'industrie de luxe, bijouterie, orfèvrerie, carrosserie, tapisseries glaces, porcelaines, y est assez prospère ; il y a encore des raffineries de sucre, des distilleries d'eau-de-vie, des brasseries, des fabriques de tabac, de chandelles, de savon, des tanneries, des corderies. C'est surtout un port de commerce ; on dit que près de la moitié du commerce extérieur de la Russie se fait par Saint-Petersbourg.

KRONSTADT, dans l'île Kotline (de la marmite,) partout entourée d'un banc de sable, excepté au S.-E., à 16 milles de Saint-Petersbourg, en protège les abords ; c'est une ville très fortifiée, dont l'accès est difficile, grand arsenal, grand port de guerre. Le triple port de Kronstadt, défendu par de nombreux forts de granit, avec plusieurs étages de batteries Casunatus, est vraiment inabordable. C'est à Kronstadt qu'aura lieu la réception officielle du Président Loubet.

VARSOVIE, la capitale de la Pologne, sur la Vistule, avec son faubourg de *Praga*, grande place forte, belle ville qui renferme beaucoup de palais et d'églises, célèbres dans l'histoire de Pologne : la cathédrale de Saint-Jean, le Zamek, ancien palais royal, les palais Krasinski, Zamoiski, Radzyvill, Poniatowski, la vaste place d'armes, le pont de pierre avec la statue de Sobieski, etc. Elle n'a plus son université, mais possède encore de nombreuses écoles. C'est un marché de laines considérable ; elle a des fabriques de toiles, de draps, de tapis, de savon, de bas, de chapeaux ; sa carrosserie et sa sellerie sont estimées. Elle a de grandes foires et fait un commerce important. Elle est fameuse dans l'histoire de Pologne par ses désastres de 1795 et de 1831.



Sebastopol, vue prise de la rade

beaucoup d'émigrants gréco-slaves, venus jadis en Russie par sympathie politique ou religieuse ; aussi la contrée autour d'Odessa, avant son nom actuel de la Nouvelle Russie, fut appelée la Nouvelle Serbie.

Le port de Sébastopol, fondé en 1786, est devenu sous Nicolas Ier un établissement maritime de premier ordre, qui dominait la mer Noire et menaçait Constantinople. Le fameux siège de 1854-1855, fait par les Anglais et les Français, a détruit les fortifications ; mais on les a relevées depuis 1871 ; — le petit port de Balaklava, occupé par les alliés, a été le théâtre d'un combat furieux ; — la côte S.-E., abritée par les montagnes, est surtout fertile ; c'est là qu'on trouve les beaux vignobles de Soudagh.

Moscou, l'ancienne capitale de la Russie, est encore la Ville Sainte. C'est là que les Czars se font couronner.

La Russie est la partie de l'Europe qui rappelle le

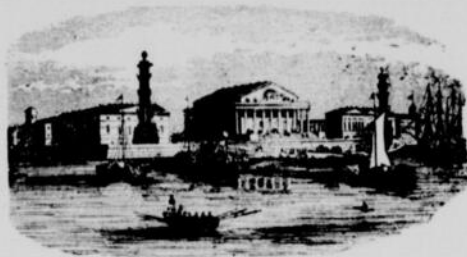
plus l'Asie du Nord et du Centre par sa position, son étendue de vastes plaines monotones, l'origine et le caractère de ses populations. C'est l'un des empires les plus récemment formés ; au XVIII^e siècle, on appelait encore les Russes les *Scythes barbares* ; leur puissance ne date que du XVIII^e siècle, de Pierre le Grand, depuis cette époque, elle n'a fait que s'accroître et se fortifier aux dépens des Suédois, qui ont perdu les provinces Baltiques et la Finlande ; des Turcs, qui ont perdu les rives septentrionales de la mer Noire, des Polonais, dont la ruine et les dépouilles ont surtout enrichi la Russie et des Chinois à qui ils ont enlevé récemment la Maudohaurie.

L'empire de Russie comprend toute la partie orientale de l'Europe, une partie de l'Asie au S. du Caucase, jusqu'aux limites de la Turquie d'Asie (Tehorok) et de la Perse (Aras,) et tout le nord de l'Asie, depuis la mer Caspienne et l'Oural jusqu'au détroit de Behring et au Grand Océan. Ainsi la région russe, comme on pourrait la nommer, renferme presque toute la vaste dépression de l'ancien monde, la Basse-Europe et la Basse-Asie. La superficie dépasse quinze millions de milles carrés ; c'est le plus vaste empire du monde, puisqu'il occupe la neuvième partie de la surface terrestre, même après la cession de l'Amérique Russe faite aux Etats-Unis. La population dépasse 120 millions d'habitants.

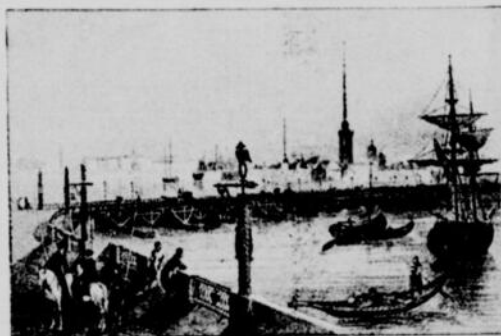
La Russie a un climat essentiellement continental, c'est-à-dire également extrême dans les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de l'été ; les températures moyennes y sont trompeuses ; la plus grande partie de la Russie est comprise en hiver dans la région froide, en été dans la région chaude. C'est qu'elle demeure étrangère aux grandes influences qui réchauffent le reste de l'Europe, tandis qu'elle est soumise à l'action des glaces du pôle et de la Sibérie, contre laquelle l'Oural est une faible barrière, et qu'elle s'étend sur un sol plat, déprimé, jusqu'à la barrière du Caucase. En Russie, pas de montagnes, pas de vallées ; mais partout ou presque partout un sol horizontal, d'immenses espaces où l'on retrouve les mêmes couches géologiques, les mêmes terrains souvent propres aux mêmes cultures.

Le climat varie suivant la latitude ; au Nord du 66^e de lat., le froid est glacial ; le soleil ne paraît que quatre heures à l'horizon, au solstice d'hiver, on peut dire en général qu'il est extrême ou continental, c'est-à-dire que l'hiver est long et rigoureux, tandis que l'été est court et très chaud. Il devient de plus en plus extrême en allant vers l'Est. Le Dniéper et le Boug sont glacés jusqu'à la fin d'avril. A Saint-Petersbourg, où l'hiver est un peu moins rigoureux que Moscou, la Néva est prise en moyenne pendant 135 jours.

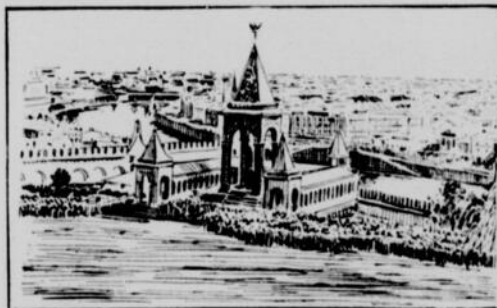
VOYAGEUR



La Bourse de Saint-Petersbourg

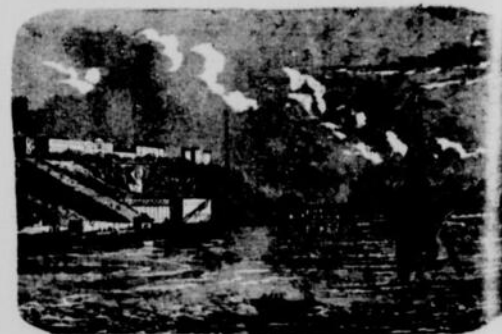


Saint-Petersbourg, vue de la Néva



Vue de Moscou

La Russie méridionale ou Nouvelle Russie comprend les quatre gouvernements de Bessarabie, Kherison, Tauride, Iékatérinoslav, auxquels on peut ajouter le gouvernement des Cosaques du Don. C'est la région des steppes, plaines immenses, sans arbres, sans pierres, battues presque toujours par les vents du N.-E., avec de grands pâturages. Ces steppes ont généralement une épaisse couche de terre végétale, qui rappelle le sol de la Terre Noire ; au printemps, on voit d'immenses espaces couverts d'herbes de deux à trois pieds de hauteur, de plantes aux mille couleurs, qui rappellent la prairie d'Amérique ; mais si la pluie manque, cette végétation est rapidement flétrie ; les herbes se couchent et peuvent encore fournir à de nombreux troupeaux une nourriture abondante. Cette région a surtout reçu, au XVIII^e siècle et au XIX^e, des colons venus de l'Autriche, qui restent agglomérés en groupes distincts dans leurs établissements presque entièrement agricoles ; il y a aussi



Vue d'Odessa

UNE GRANCE EXCEPTIONNELLE



— Voyons, Baptiste, pour quoi n'avez-vous pas brossé mon pardessus ?...
— Mais, monsieur, je vous assure...
— Oh ! faut pas me la faire : j'ai retrouvé un cigare dans une de mes poches.

DU DANGER DE JOUER AVEC LES ARMES A FEU



— C'est égal, mon cher Marius, je ne suis pas rassuré, la banlieue parisienne n'est guère sûre...
— N'aie pas peur, mon bon...



— ...j'ai mon revolver et si un voleur venait par la droite : pan !... pan !...



— Pa don, m'sieu, vous ne pourriez pas m'indiquer un bureau de tabac ?
— Mais si, derrière vous.
— Ah ! merci ! Et vous ne pourriez pas me dire où je trouverai de l'argent pour acheter des cigarettes



— Par la gauche : pan !...



— Par derrière : pan ...



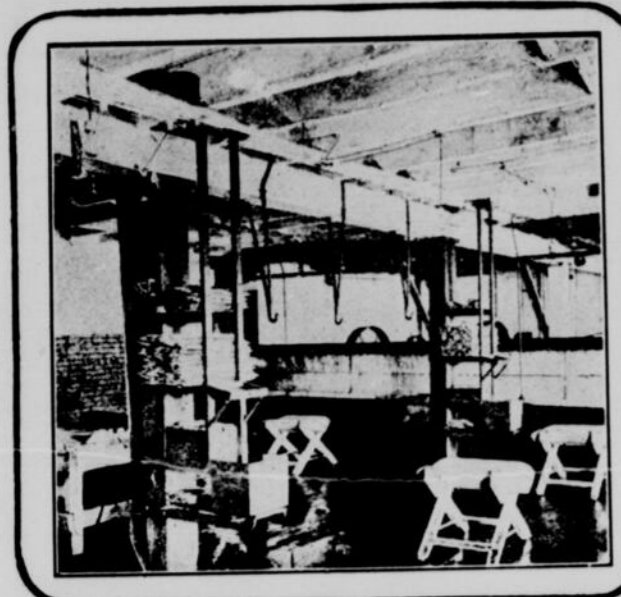
— Un homme qui tue un roi est un régicide ; s'il tue son frère, c'est un fratricide ; mais s'il tue son beau-frère, c'est un insecticide puis, qu'il tue l'époux de sa sœur !



— Par ici : pan !... pan !...



— Nom d'une pipe et moi qui n'ai plus de balle dans mon revolver



①



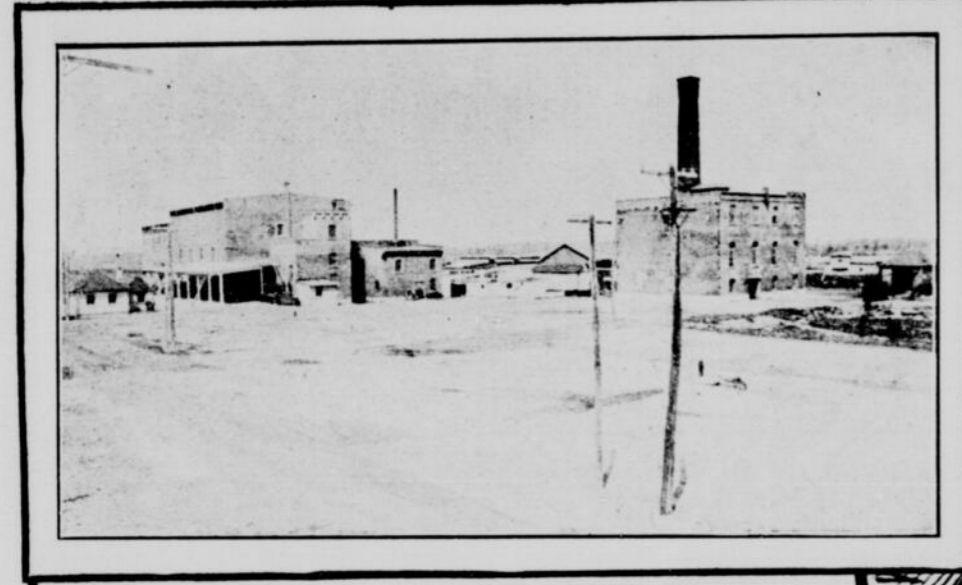
②



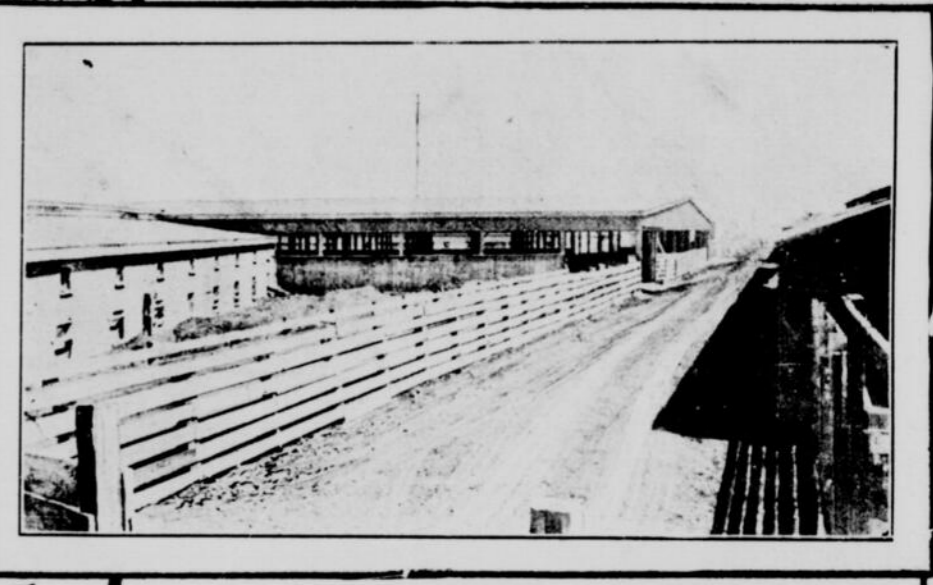
③



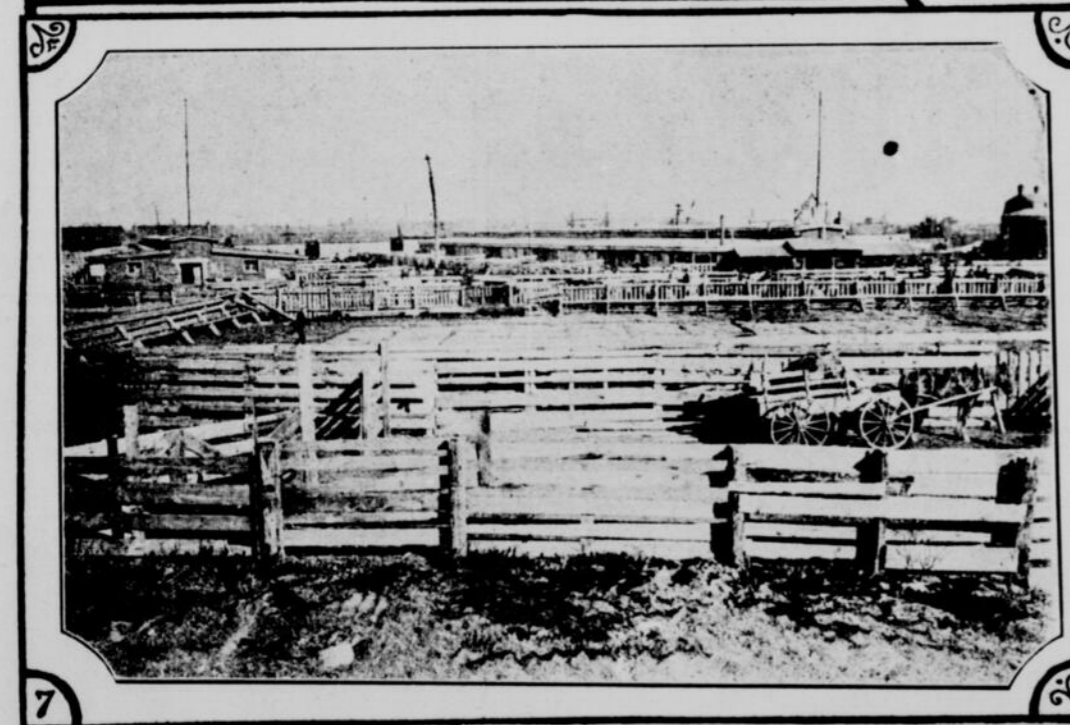
④



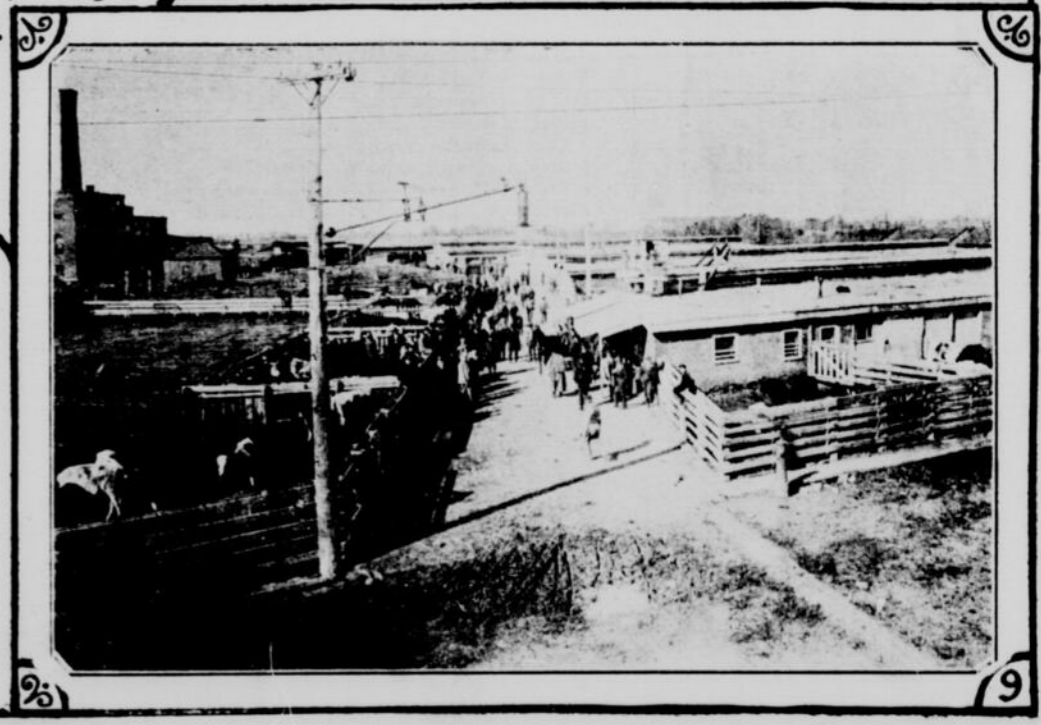
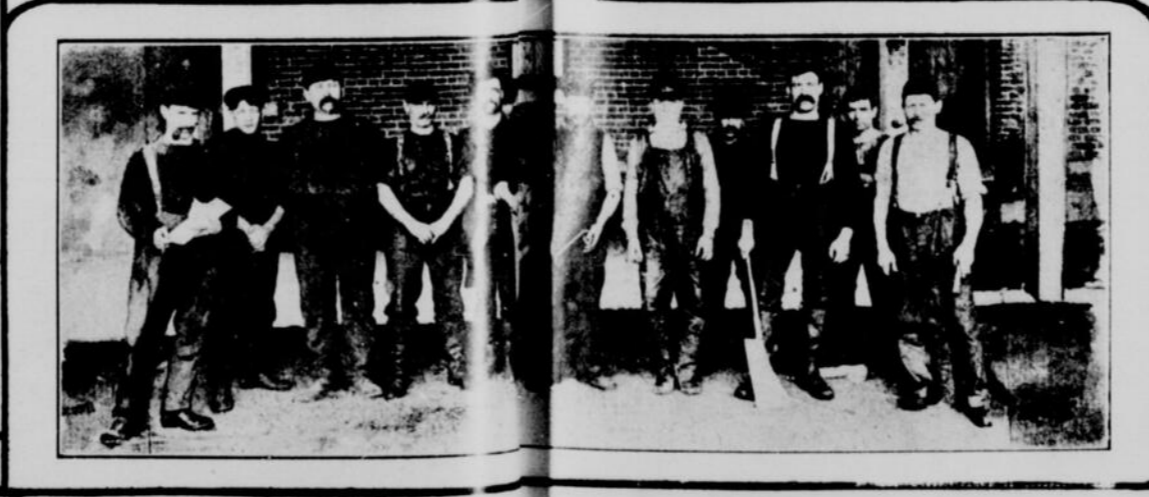
⑤



⑥



⑦



⑨

QU'ON MONTREAL PREND SA VIANDE, QUI A SI CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉ DE PRIX DEPUIS QUELQUES ANS.—(Une visite intéressante et toute d'actualité faite par le reporter et les artistes de l'ALBUM UNIVERSEL aux grands abattoirs de l'Est.)

No 1. Le département où l'on tue les veaux et les moutons, au troisième étage. Chevâlets sur lesquels ils sont dépouillés. Gros crochets auxquels ils sont suspendus. Travers de bois.—No 2. Glacière pour veaux et moutons au deuxième étage, juste au-dessous du département No 1. Capacité : 500 veaux et moutons, les deux autres glacières adjacentes sur le même palier ont une capacité réunie de 1500.—No 3. Boucherie aux cochons. C'est là que le cochon est saigné, puis les pattes de derrière, plongé dans un réservoir d'eau bouillante, repêché, jeté sur une table où un appareil spécial lui enlève toute la robe, puis renvoyé dans le passage que nous voyons au moyen d'un tramway, où il est éventré et nettoyé. Le tout automatiquement.—No 4. Département du dépeçage des bœufs. Au-dessus, un peu à droite, la porte à bascule qui jette l'animal assommé dans cette pièce. On le saigne. On l'accroche et on le dépouille, puis le bœuf divisé en deux immenses quartiers part sur le tramway pour se rendre dans le compartiment qui lui est affecté.—No 5. Vue extérieure des bâtiments des Abattoirs de l'Est. En commençant par la gauche, on voit le bureau, l'abattoir proprement dit, la boucherie aux cochons, les parcs, la suiferie.—No 6. En commençant par la gauche, marché aux cochons, marché aux veaux et moutons. Au centre, le chemin des animaux qu'on mène à la tuerie.—No 7. Parcs aux animaux. La photographie n'en représente que deux. Nos abattoirs de l'Est en comptent quatre.—No 8. Groupe de quelques-uns des principaux employés des Abattoirs de l'Est.—No 9. Scène d'un jour de marché aux Abattoirs de l'Est. N. D. R.—La pièce centrale représente un abattage de l'ancien temps.—Cette opération se fait plus scientifiquement aux Abattoirs de l'Est.

La Mode Illustrée

On m'a demandé, il n'y a que quelques jours, de reproduire dans ces colonnes ce qu'il y avait de plus nouveau en fait de modes américaines, tenue de ville de premiers jours d'été, pour jeune homme de 25 à 30 ans. J'ai dû m'adresser à une grande maison de New York pour être en état de satisfaire à la demande de mon aimable correspondant.

Je puis donc assurer que le modèle que je reproduis ci-dessous, est tout ce qu'il y a de plus *up-to-date*. Chapeau, faux col, cravate, veston, pantalons, chaussures, manchettes, ceinture, tout y est du dernier goût. Les basques du veston, comme on le voit, sont étroites et longues et ne se croisent qu'à deux boutons. La poche de haut du côté gauche est revenue à la mode. Le pantalon est assez étroit du bas. Le soulier est large avec de gros cordons.

Enfin, nos *gentlemen* n'ont qu'à bien se pénétrer de ce modèle, dont je puis garantir la nouveauté, pour s'impregner des dernières exigences de la mode américaine.

La jeune fille, qui désire occuper ses loisirs d'une manière aussi agréable qu'utile, peut entreprendre de faire des cols et des cravates qui prêteront un cachet élégant et tout personnel à ses chemisettes et à ses corsages d'été. Ces accessoires sont d'une très réelle importance et doivent être aussi soignés que les autres détails de la toilette. La plus jolie blouse manquera de chic et de correction si les articles tels que les manchettes, la ceinture et le col ne sont pas impeccables.

Les chemisettes lavables en batiste, tiqué, madras, flanelle légère, ont généralement des cols en tissus pareils, plissés, en travers et ornés de pater rabattues ou d'un noeud papillon. Les corsages plus habillés, ceux qui se font en taffetas, peau de soie, crêpe de Chine, mousseline de soie, répètent, dans le col, leur garniture individuelle.

Mais des cols en velours et taffetas, simples et élégants, peuvent être portés avec des corsages de fantaisie, ajoutant à ces derniers une note d'individualité et d'élégance.

Voici une jolie garniture, toute nouvelle et appelée à un grand succès : je veux vous parler ainsi de ces applications de velours en forme de pastilles qui sont, depuis quelques jours, la mode des modes. On en voit partout, sur les cravates les noeuds, les ceintures, les boas, et même sur les corsages et sur les robes entières. Oui, on pourra admirer bientôt des robes d'été en tulle ou en grenadine ornées de larges pastilles de velours, de l'effet le plus doux et le plus séduisant. En attendant, toutes nos parures printanières sont agrémentées de ces pastilles au diamètre varié, depuis la petite lentille semblable à celle des voilettes, jusqu'à la large applique du diamètre d'une pièce de 50 sous.

Cette nouvelle garniture a, entre autres avantages, celui d'être peu coûteuse. Ce appliques de velours s'achètent, par douzaines assorties, dans les grands magasins ; leur prix est minime. Elles se disposent très facilement, au moyen de trois petits points qui se perdent dans l'épaisseur du velours. On pourra, de la sorte, orner des cols, des plastrons, des blouses, etc... Tel ce joli noeud en taffetas bleu ciel (fig. 1.) garni de pastilles de velours de grosseur variée ; ou encore ce noeud en taffetas rose pâle, agrémenté de guipure formant pointes et de pastilles de velours de deux tailles. Ravissante aussi, cette cravate genre régente en taffetas crème ou paille, garnie de ces mêmes pastilles.

C'est le temps presque des cols brodés pour robe d'été.

Aussi gracieux et seyant de forme que facile à exécuter le ravissant col que publi aujourd'hui l'ALBUM UNIVERSEL, suffit à la garniture d'un corsage. C'est d'ailleurs une parure fort à la mode que ces jolis cols en applications de mousseline sur tulle.

Les tulipes stylisées qui composent le de sin de notre modèle sont du plus heureux effet ; fleurs et feuilles sont très habilement disposés et la grâce délicate et fine de leur ligne prête beaucoup d'élégance à l'ensemble du col.

FURNITURES.—Trois-quart de verge de mousseline ou de nansouk ; trois-quart de verge de tulle de Bruxelles ; une pièce de vingt verges de lacet.

EXÉCUTION.—Relever le dessin de la broderie et le reporter sur la mousseline, à l'aide de l'encre et du papier décalquables. Placer la mousseline dessinée sur le tulle, puis monter les deux tissus sur une toile cirée ou sur plusieurs doubles de papier épais, avoir

soin de les faufler non pas dans l'intérieur du dessin tracé mais au contraire au delà des contours extérieurs du dessin. Suivre ensuite tous les contours, des feuilles, des fleurs et des tiges avec un petit galon toile de dentelle anglaise ; rabattre à points très réguliers et très rapprochés chaque bord du galon sur les deux doubles d'étoffe pris ensemble (fig. 1.)

Tracer ensuite les nervures des fleurs avec un ou deux brins de coton à broder, les exécuter au cordonnet (voir fig. 1.) Dé monter l'ouvrage, découper la mousseline et le tulle suivant le tracé de l'encolure et sur le bord extérieur du col ; découper la mousseline seulement entre les feuilles et les fleurs comme le montre le dessin fig. 2.

Un picot de dentelle acheté à la verge peut être sur-



Fig. 1.—Detail explicatif de l'exécution du col figure 2.

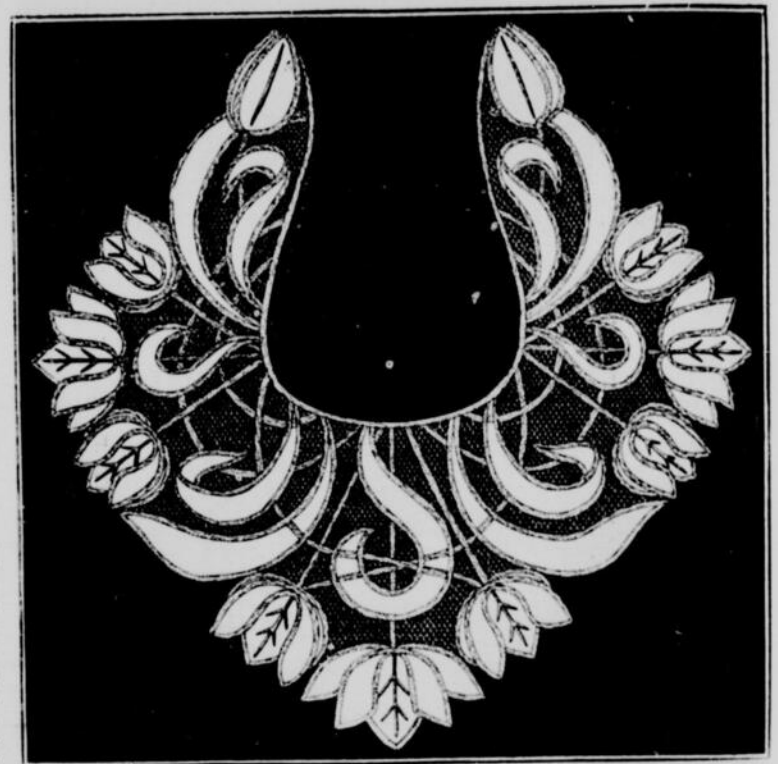


Fig. 2.—Col en applications de mousseline serties de lacets sur fond de tulle.

jeté au bord extérieur du col, il l'allégera et lui donnera un aspect plus "fini."

FRENCHY.

PENSÉES

La plus grande preuve d'amitié que nous puissions donner à un ami, c'est de lui dire toujours la vérité.

La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

Chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans le cœur.

L'attente est si douce lorsqu'elle doit amener notre ami.

On peut lire l'histoire à titre de prophétie : les récits du passé font deviner l'avenir.

Un pauvre reconnaissant serait généreux s'il était riche.

Les choses dont nous nous soucions le moins sont celles qui contribuent le plus à notre bonheur.

L'or, semblable à la flamme qui fond la cire et durcit la boue, développe les grandes âmes et rétrécit les mauvais cœurs.

La fierté du cœur est une vertu, celle de l'esprit, un droit, celle du caractère, un malheur ; mais la fierté de soi-même, cette vanité sans cause, est une sottise.



LA NOUVELLE ASSOCIATION DES ZOUAVES DE QUÉBEC

Le Rév. Père Carreau, Jésuite, aumonier

M. l'abbé Faguy, curé de la Basilique, aumonier



Le fondateur de cette Association est M. ROULEAU qui se voit au milieu du groupe, une badine à la main.

LES GRANDS PROJETS

LE PONT DE QUÉBEC

Le pont de Québec n'est plus, à proprement parler, à l'état de projet, mais comme il est loin d'être fini nous croyons sa place toute marquée en cette page des grands projets.

Les photographies de la page ci-contre donneront une bonne idée aux lecteurs de l'ALBUM UNIVERSEL de l'état actuel des travaux. Ces travaux du pont proprement dit ne vont pas sans des travaux préliminaires dont les caissons constituent le principal appoint. Merveilles du génie civil, ces caissons exigent des travaux spéciaux supérieurs peut-être à ceux de la construction même des piliers.

.

En compagnie d'un journaliste écossais qui en a profité pour faire une description fidèle descendons au fond d'une de ces constructions. Il s'agit du pont de Forth construit sur le même principe que celui de Québec.

À l'époque où l'on travaillait aux piliers, l'attention des visiteurs se concentrait sur une énorme masse cylindrique en construction sur la rive près de Longraig Road. Cet objet n'était autre qu'un des fameux caissons, énormes cylindres en fer battu et acier, qu'on submerge à l'endroit exact où sont construites les piles qui servent de base au cantilever. Ces caissons avaient un diamètre de 70 pieds et se rétrécissaient à 60 pieds au sommet. À la base, il y avait un compartiment conformé à peu près comme une immense cloche de plongeur, dont le plafond était retenu par quatre grosses solives traversant le caisson de part en part, de manière à former une sorte de double fond en fer. C'est dans cette chambre basse, de sept pieds de hauteur, que travaillent les hommes employés aux fouilles, au nombre moyen de vingt-sept hommes à la fois.

À mesure que la construction de chacun de ces caissons était terminée, on chargeait d'une certaine quantité de béton l'espace libre entre les deux parois extérieures; on en couvrait aussi, à une certaine épaisseur, le parquet intérieur, à titre de ballast; puis venait l'opération du lancement de ces colossales structures, qu'on laissait flotter jusqu'à l'endroit où l'on devait les submerger. Ces caissons étaient construits sur chantier, et comme pour les lancements ordinaires on choisissait un jour de haute marée pour les faire glisser à l'eau. On employait pour cela un bélier qui, à l'aide d'un mécanisme très simple, donnait l'impulsion, et la masse une fois ébranlée s'en allait doucement à l'eau, sans contre-temps sauf dans un cas, l'air enfermé dans la cloche inférieure n'ayant pu trouver d'issue. Cette fois, le caisson avait un peu donné de la bande sous la pression de l'air, mais avait bientôt repris l'équilibre lorsque l'air se fût échappé; l'incident n'eut d'autre suite que de causer une bonne frayeur aux personnes qui étaient restées sur la plateforme supérieure.

Généralement, on se servait de petits remorqueurs pour touer les caissons et les tenir en place jusqu'à ce que tout fût prêt pour opérer la submersion. Une fois à plomb sur le lit de la rivière, on les enfonçait graduellement par des excavations dans la cloche inférieure, qu'on cimentait en béton pour contrebalancer le déplacement. Pour empêcher le caisson d'être inondé à l'intérieur par les hautes marées, on le couronnait d'un caisson temporaire, construit par sections, dans lequel était placée la plateforme supérieure, portant tous les appareils nécessaires. Trois cheminées communiquaient du sommet à la chambre basse, l'une pour le passage des manœuvres, les deux autres pour la décharge des matières enlevées du lit de la rivière. Lorsque le caisson était bien fixé au fond de l'eau, des machines installées sur une jetée près du caisson

poussaient l'air comprimé, dans la chambre basse; en diminuant la pression, on pouvait aisément enfoncer davantage l'énorme structure.

Chacune des cheminées était munie de barrages étanches (air-locks). Supposons, disions-nous, que nous ayons à descendre au fond du caisson. Nous endosons un pardessus de travail. La partie extérieure du barrage étanche est ouverte; elle se referme sur nous, hermétiquement, grâce à un système de vis puissantes et de joints au caoutchouc. Nous sommes enfermés dans une petite chambre cylindrique. Notre guide, à ce moment, fait jouer un robinet, un bruit qui ressemble au sifflement de la vapeur se fait entendre. C'est l'air comprimé qui se précipite du fond du caisson dans le compartiment où nous sommes. Pour une première visite, la sensation qu'on éprouve à mesure que la pression augmente n'est rien moins qu'agréable; l'effet sur le timpan est très désagréable, mais il diminue graduellement à mesure que la pression intérieure devient égale à la pression extérieure. Lorsque l'équilibre est rétabli on peut ouvrir la porte de la cheminée dans laquelle nous allons opérer une descente verticale d'environ 90 pieds au moyen d'une échelle fixée à la paroi de la cheminée, qui a 3 pieds de diamètre. Au fond de ce puits, nous émergeons dans la chambre inférieure, où nous trouvons un certain nombre de manœuvres italiens, français et belges engagés aux travaux d'excavation. Ici, l'atmosphère est épaisse et lourde, c'est avec difficulté qu'on se fait entendre, et il faut un certain temps avant de se familiariser avec les circonstances locales et de s'y accoutumer.

.

Tout l'intérieur de ces caissons est brillamment éclairé à l'électricité. Comme il n'y a pas encore longtemps que le caisson a été submergé, et que la matière excavée est une boue molle, nous observons que ce travail d'évidement se fait au moyen de la pression atmosphérique dont nous venons de parler. Délayée dans l'eau cette boue s'échappe par un tube qui se décharge hors du caisson au-dessus de la surface de l'eau, et qui est muni de soupapes régulatrices. Mais lorsque le caisson eut atteint une certaine profondeur, et que la matière à excaver fut de l'argile, et surtout lorsqu'on eut atteint l'argile de roche on s'aperçut que ce moyen d'évacuation était insuffisant, et il fallut imaginer des appareils spéciaux. La pelle ordinaire et même le pic ne suffisant plus, M. Arrol vint à la rescousse avec son foret hydraulique. L'instrument se termine par une forte lame en acier, l'autre extrémité est fixée au plafond du caisson, ce qui lui donne la résistance nécessaire pour pousser la pointe dans l'argile. De cette façon, de gros blocs étaient détachés à la fois, et l'ouvrier avait le contrôle parfait de la machine. Nous suivons attentivement le travail des hommes, admirant la simplicité et la rapidité avec laquelle il s'exécute.

Les fouilles sont conduites de manière à toujours laisser plus de profondeur au centre du caisson, de manière à recueillir les eaux qui s'infiltrèrent de toutes parts et qui sont rejetées au dehors au moyen du tube d'évidement. Les matières solides que les forets hydrauliques désagrègent sont chargées dans des récipients suspendus à de petits trolleys qui aboutissent au-dessous des deux cheminées d'évidement. Les seaux accrochés à la chaîne sont enlevés jusqu'au barrage étanche dont la porte inférieure se referme; l'air comprimé est chassé au dehors, puis la porte extérieure s'ouvre à son tour. Une chaîne de grue s'empare alors du seau, l'enlève au dehors et va le décharger par dessus bord. De cette manière, une équipe de vingt à trente hommes peut évacuer 250 à 300 seaux en 24 heures; le maximum a été jusqu'à 363 charges dans une journée avec 33 hommes pour

les piles de la rive nord, et l'en a enfoncé les caissons d'environ 20 pieds dans la vase molle, et 10 pieds dans l'argile dure. La plus grande profondeur atteinte a été de 91 pieds au-dessous du niveau de l'eau.

.

Ceux à qui il a été donné de visiter ces travaux sous-marins n'ont pu se défendre d'une impression extraordinaire en songeant à l'étrangeté de la situation, étant enfermés dans un compartiment hermétique, avec une pression atmosphérique de 15 à 35 lbs au pouce carré; le souvenir de ces scènes est inoubliable.

Par moments, il fallait pour diverses raisons augmenter la pression de l'air, ou bien il fallait la diminuer notablement, et ces variations se faisaient sans danger. De fait, dans toutes les submersions des divers caissons, on a constaté que le travail pourrait s'opérer avec une pression moindre que la tête d'eau en dehors du caisson ne semblait l'exiger; et, une fois que les fouilles avaient fait quelque progrès et que le caisson avait été enfoncé à une certaine profondeur dans la vase molle, il devenait possible de continuer l'ouvrage avec une pression de 18 lbs, au lieu de 30 comme il en fallait pour un caisson frais submergé. La plus haute pression employée—35 lbs au pouce carré—obligeait les équipes d'hommes, à se relever toutes les quatre heures, et encore un grand nombre des ouvriers employés pour faire les fouilles ont rudement souffert de leur séjour dans de pareilles conditions atmosphériques. Il faut y avoir passé pour s'en faire une idée.

Quand un caisson avait été solidement fixé sur un lit d'argile de roche, le compartiment inférieur était rempli de béton qu'on consolidait avec du ciment; on remplissait ensuite de même les cheminées, puis le centre du caisson jusqu'au niveau de l'eau basse, et l'on pouvait ensuite poser la superstructure en maçonnerie. Le poids de l'un de ces caissons, béton et maçonnerie ensemble, était d'environ 20,000 tonnes. Vides, les caissons pesaient environ 470 tonnes. Il fallait généralement trois mois d'ouvrage pour enfoncer chaque caisson à la profondeur voulue.

.

La description qu'on vient de lire s'applique en somme aux caissons du pont de Québec, à cette différence près que le caisson est en bois au lieu d'acier, car il au lieu d'être cylindrique, et de bien plus grandes proportions que ceux du Forth, qui étaient placés par groupes de quatre pour chaque cantilever. Le caisson actuellement immergé dans le Saint-Laurent pèse vide, 1700 tonnes, soit près de quatre fois ceux du pont d'Ecosse.

Quant aux difficultés qu'offre ce travail au fond de l'eau, la pire qui, nous dit-on, soit constatée par les ouvriers de M. Davis est la température élevée de la chambre à air comprimé. Elle est ordinairement de 117 degrés Fahrenheit.

Comment des hommes peuvent séjourner plusieurs heures dans une pareille étuve, voilà ce qu'on a peine à comprendre, et cependant, le fait existe. Mais, dans ce monde sous-marin, où l'on marche d'étonnement en étonnement et dont nous aurons prochainement l'occasion d'entretenir les lecteurs de l'ALBUM UNIVERSEL, il ne faut plus s'étonner de rien. Nous le démontrons.

HÉRAULT

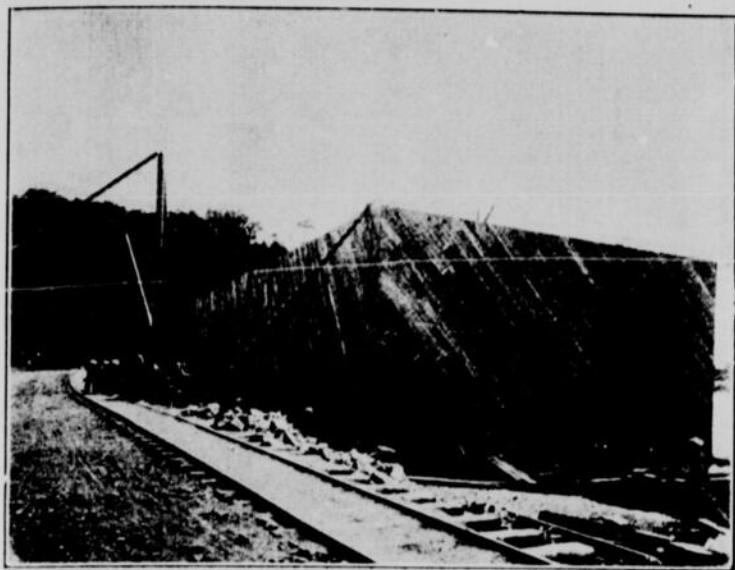
Un monsieur vient de jouer, dans un salon bourgeois, un solo de clarinette.

Un amateur félicite le musicien.

— Quel âge avez-vous, monsieur ? lui demande-t-il.

— Quarante-huit ans !

— Eh bien, monsieur, il y a beaucoup de gens qui ont quarante-huit ans et qui ne jouent pas de la clarinette comme vous !...



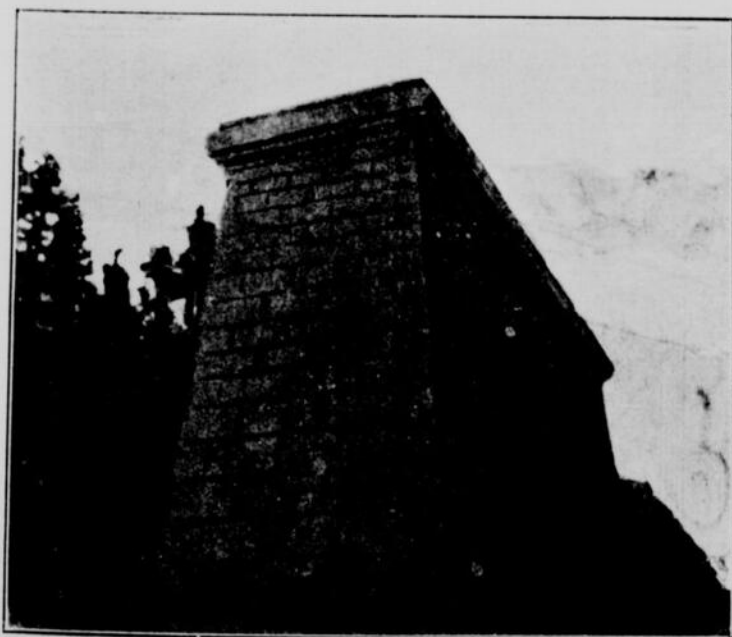
Le caisson du pont de Québec le matin du lancement, 20 juin dernier.



Vue de l'appontement et du quai temporaires, avec les pompes, grues, etc.



Vue générale du pont projeté de Québec.



Le pilier nord du pont de Québec qui supportera le tablier d'acier, entre le pilier à eau profonde et le rivage.



Le pilier nord—à eau profonde—du pont de Québec, complété ces jours derniers.

Sérénade

Musique de
FR. SCHUBERT

Moderato

CHANT

PIANO

Que l'aveu d'un cœur qui t'aime

Touche enfin ton cœur. Tu ne sais quel mal extrême

Cause ta rigueur. Vers le Ciel le tréneage te

Ses brillants rameaux, Ses brillants rameaux L'implorant pour qu'il limite

L'horreur de mes maux, L'horreur de mes maux. 2^e fois au Final.

COUPLET

Entends-tu chanter dans l'ombre
Cet oiseau des bois ;
C'est ma plainte amère et sombre
Que gémit sa voix ;
Il sait bien, lui qui soupire
Des sons si touchants,
Que souvent mon âme expire
Dans un de ses chants.

FINAL

Va, le Dieu da mour, ma belle Ne peuts sans courroux, Voir ton âme

si cruelle Et tes yeux si doux

et tes yeux si doux, tes yeux si doux !

LES HOMMES DE DEMAIN

HENRI DESORMEAUX ET SIMÉON BOUCHER

Petits cirEURS de bottes, petits vendeurs de journaux, petits commissionnaires, petits musiciens : tous hommes de demain qui se forment eux-mêmes ou qui sont formés par leurs parents. Nous irons en chercher deux cette fois dans l'une des plus belles institutions de bienfaisance qui soient à Montréal.

Que de fois, à la vue de petits mendiants ou de petits apprentis quelconques indignement exploités par les patrons, avons-nous appelé de nos vœux la fondation au Canada, d'une institution qui ferait comme une spécialité d'héberger les enfants laissés seuls dans la vie et de leur trouver des emplois honnêtes, quitte à leur former l'esprit et le cœur quand chaque soir ils réintégreraient la maison, une fois la journée de travail au dehors finie. Que d'autres ont dû comme nous formuler ce vœu ardent ! Eh ! bien, cette institution



HENRI DESORMEAUX

existe à Montréal et c'est là, dès que nous en avons connu l'adresse que nous sommes allés comme à coup sûr chercher les deux sujets que nous présentons aujourd'hui au public.

Faisons d'abord connaître la maison. Elle est sise à l'encoignure des rues La-gauchetière et St-George et a pour nom le Patronage de Saint-Vincent de Paul.

Cette maison dirigée par les Frères de Saint-Gabriel, (soutane et manteau noir avec rabat bleu liseré de blanc) est établie ici depuis douze ans et compte présentement 75 pension-

naires de 14 à 20 ans. Ce n'est ni un couvent, ni un asile et moins encore une école de réforme dans l'acception particulière donnée à chacune de ces appellations. C'est plutôt une maison de pension où pour rien d'abord, puis pour un prix des plus modiques dès qu'ils peuvent gagner quelque chose, les enfants recueillis par les Frères de Saint-Gabriel reçoivent le vivre et le couvert, une saine éducation morale, une bonne instruction élémentaire et une connaissance parfaite du *struggle for life* qu'ils devront affronter seuls après quelques années d'entraînement.

Au retour à la maison commune, le soir, les petits pensionnaires du Patronage de Saint-Vincent de Paul s'en donnent à cœur joie, suivant leur âge, qui aux jeux sportifs, qui aux lectures, qui à la pratique du chant et de la musique. C'est ainsi qu'ils ont une magnifique fanfare qu'ils se sont eux-mêmes procurée, soit de leurs épargnes particulières, soit du produit de concerts donnés une ou deux fois l'an.

Le mot d'épargne peut paraître singulier appliqué à des pensionnaires de cette catégorie, orphelins pour la plupart. C'est que dès leur entrée en apprentissage dans un métier quelconque ce qu'ils gagnent est pour eux, du moment qu'ils ont acquitté le prix de la pension qui est des plus minimes.

Nous avons aussi échappé le mot d'entraînement pour le "struggle of life", autrement dit la lutte pour la vie. C'est peut-être le plus beau trait de cette œuvre du Patronage de Saint-Vincent de Paul que l'entraînement pratique donné à l'enfance ; c'en est assurément le plus caractéristique. Rien ici de ces règlements méticuleux qui par nécessité régissent les écoles, les pensionnats et surtout les juniorats et les couvents. Il faut en l'espace de quelques années former pour la vie pratique des enfants qui n'en ont rien connu peut-être jusque là et qui n'auraient plus personne pour les guider une fois qu'ils y seront entrés pour de bon. C'est à leur intelligence qu'on s'adresse ; c'est leur volonté qu'on s'applique à former. Aussi rien d'étonnant qu'à pareille école on voie des enfants de 15 ans qui pour le raisonnement, la connaissance pratique de la vie, l'ambition, la fermeté de propos, etc., pourraient en remontrer à des jeunes gens de 20 et 25 ans. Qu'on en juge plutôt par les deux sujets que nous présentons ici au public.

Henri Desormeaux n'est au Patronage que depuis six mois et ses quinze ans décèlent déjà plus d'amour du travail, plus de maturité de jugement que les 20 et 25 ans de la plupart des jeunes gens. C'est plus que le métier de plombier qu'il veut apprendre ; c'est l'art de la plomberie avec tout ce qu'il comporte de connaissances techniques en métallurgie, en hygiène, etc. Et c'est à posséder pratiquement cet art plus difficile qu'on ne le croit généralement qu'il s'applique tout le jour chez son patron de la rue St-Laurent,

M. Froideveaux, quitte à son retour au Patronage le soir à enrichir son esprit de toutes les théories possibles concernant les travaux manuels auxquels il a consacré sa journée. Que d'élèves de la faculté des arts au McGill n'en font peut-être pas autant.

Siméon Boucher, âgé lui aussi de quinze ans seulement est apprenti tailleur, che. M. Brault de la rue Bleury. Vif, pétulant, espiègle même quand il s'agit au patronage de jouer à des jeux qui demandent de la vivacité—tag, base-ball, etc.—il se révèle tout à coup, froid, pensif, calculateur, quand aux dames ou aux échecs il a devant lui un adversaire redoutable.

Chez son patron, le jour, Siméon Boucher fait un peu comme tous les autres, s'acquittant au meilleur de son intelligence des travaux qu'on lui confie. Mais ce qu'il fait de plus c'est d'observer tous les procédés de confection auxquels il n'a pas été initié pratiquement jusque là. Telle est son ambition à cet égard, que fixé déjà sur presque tous les détails de l'habit de pratique il brûle de s'initier à la confection de ces habits tout faits que la grande industrie offre par milliers chaque jour au public.

Cette fois encore nous devons bien constater qu'en tout cela il n'y a rien d'héroïque, mais que d'enfants destinés par leur condition de fortune ou l'ambition de leurs parents à jouer un rôle dans le monde ne savent pas s'y préparer aussi bien que nos deux jeunes sujets de ce jour.

Tous nos encouragements à Henri Desormeaux et Siméon Boucher et nos plus sincères remerciements au Patronage de Saint-Vincent de Paul à qui nous devons ces hommes de demain.

L'ANNALISTE.



SIMÉON BOUCHER

Calino est arrêté au moment où il cherche à vendre une action qu'il a trouvée sur la voie publique.

Il est conduit devant le commissaire qui l'admoneste.

— Vous gardez un titre qui ne vous appartient pas, lui dit-il ; vous ne savez donc pas qu'en dehors du délit, c'est une mauvaise action.

Le gâteux vivement :

— Mais non, monsieur le commissaire, elle est cotée à la Bourse !

Un Mariage Chic

Ces jours derniers, M. Hector Langlois, marchand, de Côteau Station, fils de M. Z. P. Langlois, conduisait à l'autel Mlle Josephine Bissonnette, du Côteau du Lac.

Malgré l'inclemence de la température, un grand nombre de parents et d'amis, venus de Montréal, de Valleyfield et des alentours, s'étaient rendus pour assister à cette cérémonie. La mariée, fille de M. Omer Bissonnette, dont la famille est l'une des plus remarquables et des plus estimées du comté, avait un costume de voyage qui lui seyait à ravir. Une petite fillette de 5 ans, dans une toilette de fantaisie couleur rose, tout enguirlandée de fleurs, prenait place comme fille d'honneur près de la mariée, et un petit garçon de cinq ans, qui se fit remarquer par sa galanterie, se tenait près du marié. Pendant la messe, Mlle Blanche Bissonnette exécuta avec beaucoup d'art l'Ave Maria, de Millard. Après la bénédiction nuptiale, un riche goûter fut servi chez le père de la mariée, M. Omer Bissonnette. Plus de quarante personnes entourèrent une table riche de mets exquis, puis tous prirent place dans des voitures pour faire escorte, jusqu'à la gare, à l'heureux couple qui partait pour un voyage à Boston et New-York.

De riches et nombreux cadeaux ont été présentés aux jeunes époux. Voici une liste incomplète de ces cadeaux :

Table en onyx, M. et Mme Nap. St. Amour; épargne, M. et Mme A. M. Bissonnette; corbeille à fruits, M. Gendreau, Montréal; corbeille à fruits, Eva Labrosse; plateau d'argent, Mlle A. Tessier; beurrier d'argent, Alice Bissonnette; carte complimentaire, "gateau", "Sœurs de la Providence"; horloge, Mlle LaFrance; marinadier, Bruno Labrosse; épergne, H. Bourbonnais; couteau à table en argent; Dr Bourque; sellères en argent, Mme Dr G. Daughte; bonbonnière en argent, Mme Onellette; jardinière, Mlle Prabry; corbeille pour fruits, M. Filiatrault; cuiller en argent, Mlle E. Bissonnette; plat en argent, Mme Dr Deguise; set à thé en argent, J. H. Wilson; cuiller à fruits, Mme Dr Reid; corbeille en porcelaine, Mlle Martin; couteau à dépecer, Georges Leroux; couteau à dépecer, Ed. Onellette; couteau à dépecer, N. Jeannotte; porte-cartes, N. Boux; porte-cartes, C. Bissonnette; huilier, Aug. LaFrance; sautoies, Dr Bourbonnais; porte-mouchoirs, Mlle L. et F. Depocas; chaise, Helene Provost; set de doilies, Mme Dr Bissonnette; douzaine de couteaux en argent, M. Fabien Langlois, Rivière Beaudette; des familles Langlois et Bissonnette, deux appartements richement meublés.



M. Hector Langlois

Mme Hector Langlois

UNE MODE PYRAMIDALE



Ce nouveau genre de coiffure pour soirées ne manque pas de charme.

Mais comment porter ce chapeau ?

La manière ci-dessus proposée serait sans doute considérée comme trop avancée.

Et à cette autre mode on reprocherait non sans raison d'être trop rétrograde.

Pour sortir de difficulté, nos élégantes ne pourraient-elles adopter la mode ci-dessus ?

Donner de la liberté aux Français, c'est une mesure équivalant à autoriser la Vénus de Milo, à se mettre les doigts dans le nez. Avec la liberté, il faudrait fournir le moyen de s'en servir.

..*

Qu'entendez-vous par l'ordre ou le désordre ? demandait-on à un ancien préfet.

L'ex-fonctionnaire répondit : L'ordre, c'est l'état du pays quand j'ai une place ; le désordre, l'état du pays quand j'en ai pas.

..*

Dans la rue :

— Monsieur.
— Qu'est-ce qu'il y a ?
— Donnez-moi quelque chose.
— A votre âge !
— La misère !

— Tenez, voilà dix sous.
— Merci. Il était temps.
— Qu'alliez-vous faire ?
— J'en étais réduit à chercher de l'ouvrage.

..*

En police correctionnelle :
Le président. — Accusé, êtes-vous marié ?
L'accusé d'un air aimable. — Monsieur le président a peut-être une fille !

..*

Sur l'hypodrome.
— Pardon, monsieur.
— A vos ordres, madame.
— Voudriez-vous me dire quel est celui qui tient en ce moment la tête ? Un rude coureur !
— Parfaitement, madame. C'est un ancien caissier.
— Très bien. On voit en effet, qu'il a dû s'entraîner longtemps.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 rue Sainte-Catherine, Montréal

J. BRUNET Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs :

Bureau et Atelier : GOTES DES NEIGES
MONTRÉAL

Téléphone Bell Up 1466

Connection gratuite pour Montréal

Beaux Cils et Sourcils



Tout le monde peut en avoir, en activant la croissance des poils, au moyen du Lavasse. C'est la meilleure préparation du genre, donnant ce bel et doux effet si agréable à l'œil.

FRANCO, par la poste, 50c la bouteille.

LAVASSE CHEMICAL Co., Toronto

UN BEAU BUSTE

Notre méthode de traitement pour

.. Développer le Buste...

à les avantages suivants qu'aucune autre méthode ne possède et nous la garantissons.

CERTITUDE. — Ceci est prouvé par des sujets vivants, des photographies et des certificats assermentés.

RAPIDITE. — Aucune autre méthode ne peut donner un développement aussi rapide.

FACILITE. — Aucun effort, aucun travail quelconque est nécessaire. C'est un traitement que vous suivez à la maison.

INOFFENSIF. — 3,000 médecins, seulement au Canada, peuvent certifier ce que nous avançons.

COUT. — Bien modique. Un seul prix, soit pour le cas le plus facile ou le plus difficile.

Notre brochure donnant de plus amples informations sera envoyée sous enveloppe cachetée, sur réception de 1c. en timbres.

MOLDENE TOILET CO., Toronto.



Sports Extérieurs

LA CROSSE

Rien de bien particulièrement nouveau à signaler aux nombreux amateurs de notre jeu national, depuis la semaine dernière. La situation peut se résumer en quelques mots.

Bien que la saison commence samedi en quinze par un grand match, entre le National et le Shamrocks, les clubs ne se sont pas encore sérieusement mis à l'œuvre. Le Shamrocks et le Montréal ont bien eu, il est vrai, une pratique régulière mais le changement subit de température que nous avons eu la semaine dernière a dérangé quelque peu le programme.

Les grands journaux nous ont aussi appris que le Capital et le Cornwall avaient commencé leur pratique régulière. Mais, à proprement parler, ce n'est que samedi dernier que les clubs se sont mis pour de bon au travail. Le National était au grand complet et tous les joueurs dont nous avons donné les noms dans notre dernière revue avaient répondu à l'appel. Malgré le froid inusité qu'il faisait, le mauvais état du champ, nos athlètes ont eu une excellente pratique qui a permis aux amateurs présents de bien augurer de la saison.

Le Toronto a continué sa marche triomphale dans la Grande-Bretagne. On est à organiser de grandes fêtes sportives pour célébrer son retour.

La date annoncée est le 1er juin. On leur prépare une chaude réception. Un comité de citoyens s'est formé dernièrement à cet effet et il a été résolu qu'on se rendrait d'abord à Québec, où les joueurs passeront quelque temps avant de prendre le train à destination de Toronto.

Le club de crosse Cornwall vient de perdre l'un de ses meilleurs joueurs. Hess, le gardien des buts qui vient de partir pour Woodstock, où on lui a offert une bonne position. C'est là une perte sérieuse pour Cornwall, car Hess était l'un des meilleurs joueurs de sa position dans la ligue.

Le Shamrocks vient aussi de perdre deux de ses meilleurs hommes, la force de son home, nous pourrions dire, MM. Dade et Henry, sont partis pour la province d'Ontario où ils ont signé un engagement avec le club de crosse.

BASEBALL

Quant aux professionnels la situation est tout simplement décourageante. Jamais le club Montréal, un jour champion de la ligue de l'Est, n'a commencé la saison avec une telle faiblesse. C'est dire que Montréal a gardé la même position qu'il avait le lendemain

de l'ouverture de la saison : la queue ; zéros sur zéros se sont accumulés et ce n'est qu'à la septième partie, avec le club Jersey City, que Montréal a réussi à remporter la victoire dans la dixième inning.

Comment expliquer cette faiblesse indiscutable du club Montréal ? C'est bien simple : le capitaine Dooley est devenu le seul propriétaire du club et comme les joueurs habiles demandent des prix assez élevés, il s'ensuit que M. Dooley s'est trouvé dans l'alternative ou de se ruiner du coup, ou de prendre des joueurs

LE MAGNIFIQUE COURSIER DE M. FERDINAND POIRIER



DON, qui a une marque de 2.07½, a été élevé dans l'état du Kansas, et est issu de Egg Nog, âge huit ans, parfaitement sain, célèbre étalon des Etats-Unis. Couleur brune, hauteur 16 mains, pesant 1100 livres. C'est lui qui détient le record le plus vite ici à Montréal. Le record que possède ce cheval fut établi, le 12 août 1899, dans une course qui eut lieu aux Etats-Unis et dans laquelle il y avait quatre concurrents. Ce qui démontre la valeur de ce cheval, c'est que son record fut établi dans la troisième épreuve ; course qu'il gagna comme suit : première épreuve en 2.10½, deuxième épreuve 2.11½, troisième épreuve 2.07½. En 1900, il prit part à douze courses ; le 1er août il entra dans la classe de 2.08 où il y avait six concurrents, tous des chevaux plus vite que lui, malgré cela dans la première épreuve il est arrivé le cinquième en 2.06½, deuxième épreuve est arrivé le cinquième en 2.07, troisième épreuve est arrivé le deuxième en 2.05½. L'an dernier il n'a pas trotté pour cause de maladie. Comme on peut le voir il possède beaucoup d'endurance. Comme il est en parfaite santé cette année, le public le verra à l'œuvre dans les grandes courses du mois de juillet au Parc Delorimier, ainsi que dans tout le circuit canadien. Ce cheval est la propriété de M. Ferdinand Poirier, l'ayant acheté à New York dans le mois de janvier dernier. Il est entre les mains de M. Hormidas Thérien, entraîneur de Maisonneuve, le public amateur est invité à aller le visiter.

inférieurs. On s'imagine qu'entre deux maux il a choisi le moindre.

D'autre part la ligue Provinciale marche de succès en succès. Les parties d'inauguration ont été du plus haut intérêt. La plus grande émulation existe entre les différents clubs.

Nous sommes heureux de constater les succès de notre ligue Provinciale. Après tout, c'est une ligue Canadienne et qu'est-ce que la ligue de l'Est, sinon une ligue Américaine ?

De bonnes nouvelles nous arrivent aussi de partout sur l'entrée en scène d'un grand nombre de clubs, tant des villes que des campagnes.

CONCOURS HIPPIQUE

Le concours hippique qui s'est terminé ces jours derniers a obtenu un succès sans précédent dans les annales de ce sport vraiment royal, à Montréal. Les entrées ont été nombreuses et les prix bien disputés.

La grande journée de gala fut celle où le Gouverneur-Général avec sa suite s'est rendu à l'Arena pour assister au concours et même arbitrer officiellement certains numéros du programme dans lesquels il est passé maître.

Arrivé à temps, et après avoir félicité chaleureusement les directeurs, pour les succès sans nombre qu'ils avaient obtenus, il fut conduit à une loge spécialement réservée pour le parti vice-royal, d'où il put suivre avec beaucoup d'intérêt les péripéties des concours divers qui eurent lieu durant la soirée.

A un moment donné, son Excellence fut gracieusement invité à descendre dans le rond où, sans poser en autorité, il lui fallut rendre certaines décisions qui furent appréciées par tous.

AUTOMOBILISME

MM. Vanderbilt, junior, et Henri de Rothschild ont, sur la route de Chartres, France, près d'Ables, parcouru le mille en 35 secondes, et les 4 milles en 3 minutes 14 secondes, réalisant une moyenne de 84 milles à l'heure pendant le premier mille.

Le baron H. de Rothschild n'ayant pu, par suite d'une avarie du carburateur, accepter de se mesurer sur les seize milles, a proposé à son compagnon de recommencer ce parcours et d'en faire l'objet d'un match.

Ils sont tombés d'accord pour remplacer ainsi leur match de 66 milles précédemment annoncé maintenant annulé.

Ce sera pour très prochainement sur la même route, par un temps sec et en présence de deux chronométrateurs officiels.

L'automobile et les troubles de Belgique :

Le bataillon de chasseurs-éclaireurs de la garde civique, appelé à maintenir l'ordre, disposait de deux voitures automobiles.

L'une, conduite par M. Marcel Nagelmackers, est employée par le major Van Hoegarden pour visiter les postes ; l'autre, conduite par M. de Presle, est utilisée pour le ravitaillement.

PAT.

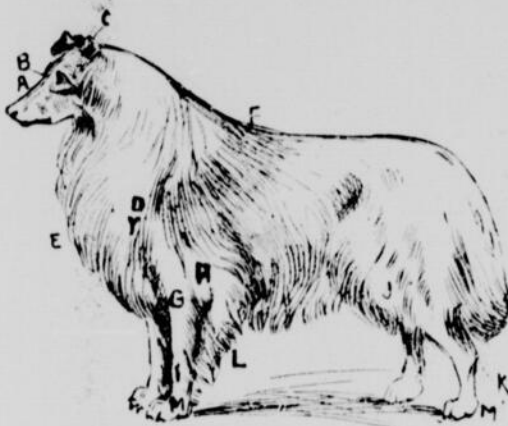
OHE, LES SPORTS !

Tous nos sports sont invités à collaborer à cette page. L'ALBUM recevra avec plaisir toute communication concernant défis, matchs, parties, records, pedigrees, etc. Les photographies seront retournées par nous parfaitement intactes. Adressez : Rédacteur du Sport, "Album Universel", Boîte postale 758, Montréal.

Sports Intérieurs

LE CHENIL

Montréal n'a certainement jamais vu d'exposition de chiens comme celle de cette semaine. Pas moins de 1200 entrées. Voici la liste des principales races exposées :



- | | |
|------------------------|-----------------------|
| A. Os Nasal. | H. Coude. |
| B. Rade. | I. Genou. |
| C. Occiput. | J. Jointure du genou. |
| D. Brichet. | K. Jarret. |
| E. Jabot. | L. Plumes. |
| F. Dessus de l'épaule. | M.M. Patourous. |
| G. Avant-bras. | |

On ne peut guère parler de chiens sans évoquer la crainte de cette affreuse maladie heureusement fort rare en dépit du bruit qu'elle fait : La rage.

S'il fallait en croire les instructions officielles et les auteurs qui ont écrit sur la rage, nous devrions trembler à toute heure. A les entendre, un chien est suspect lorsqu'il change d'humeur, lorsqu'il devient triste, lorsqu'il devient gai, lorsqu'il mange du bois ou qu'il grignote les chiffons,—ce qui est le cas de presque tous,—lorsqu'il ne boit pas et lorsqu'il boit, lorsqu'il ne mange pas, lorsqu'il mord et même lorsqu'il caresse, lorsqu'il se cache, que sais-je encore !

La vérité, c'est qu'avant les derniers accès l'aboiement rabique, cet aboiement bref terminé par une plainte, que j'ai entendu deux fois en ma vie, est le seul signe à peu près certain de la rage.

Déiez-vous simplement de votre chien si tout à coup, sans que vous en puissiez discerner la cause, il



NELLIE, chienne de prix de M. Arthur Berthiaume. (Photographie Lapres et Lavergne, coin St-Denis et Ontario.)

St-Bernards	33
Terreneuves	6
Grands Danois	3
Grands Russiens	8
Chien courant	1
Levriers	3
Foxhounds anglais	4
Foxhounds américains	5
Pointers	15
English Setters	17
Irish Setters	17
Épagneuls irlandais	4
Épagneuls de bais	8
Cocker	48
Collies	79
Dalmatiens	2
Poodles	1
Bulldogs	12
Bulldogs français	1
Bull Terriers	22
Boston Terriers	8
Airedale Terriers	13
Begles	9
Dachshunds	12
Fox Terriers (lisses)	29
Fox Terriers (pure)	28
Irish Terriers	30
Scottish Terriers	8
Black and Tan	9
Skye Terriers	10
Dandie Dinmont, Bedlington Welsh Terriers	3
Épagneuls King Charles	2
Épagneuls Blenheim Japonais	5
Yorkshire Terriers	8
Divers	7
Total	470

devient sombre et refuse les aliments. Si sa voix s'altère surtout, enchaînez le solidement et observez-le... à distance.

S'il a été mordu par un animal réellement enragé, exécutez-le sans hésitation, quelque douleur que vous éprouviez à consommer ce sacrifice.

Si la morsure provient d'un chien qui, simplement,



NELLIE, d'après une peinture à l'huile de M. Parent employé à l'hôtel-de-ville.

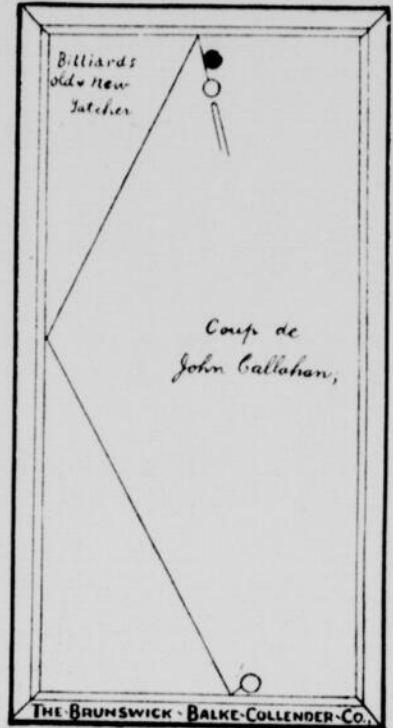
vous a semblé suspect, cautérisez-le immédiatement, mettez-le en observation et laissez y pendant deux mois.

Si, par hasard, c'est vous qui êtes mordu, faites-vous cautériser tout de suite et profondément avec un fer rouge chauffé à blanc ou avec quelque puissant caustique, comme le beurre d'antimoine.

Recourez si vous le pouvez aux inoculations Pasteur ; mais, croyez-moi, appliquez-vous auparavant un

cautère énergique : deux précautions valent mieux qu'une.

Nous publions aujourd'hui deux photographies du chien de M. Arthur Berthiaume fils de l'honorable M. Berthiaume, propriétaire de *La Presse*. C'est une magnifique chienne Haverback qui vient du gouverneur Vallée, de la prison. C'est un des plus beaux spécimens que nous connaissions à Montréal. Elle a fait excellente figure à l'exposition.



Execution. — Trois bandes; Bille en-dessous, bille 2 très fin.

Ce coup est célèbre par le fait que *Ives* offrit de parier 500 dollars contre 5 que Callahan ne le ferait pas.

LA BOXE

Le Major Taylor, le nègre volant, que nous avons déjà vu courir à Montréal, au Queen's Park, n'est pas seulement un coureur émérite, il est aussi un boxeur de premier ordre. Il a fait ses débuts à la soirée athlétique organisée à la Grande-Roue par le Comité de l'Olympique de Paris. Il a, en effet, accepté de se rencontrer en boxe anglaise avec Frantz Feichel, qui compte parmi les meilleurs amateurs français.

LUTTE

Le grand tournoi de championnat est commencé cette semaine à Bordeaux, France. Il y a eu engagement entre les champions, Pons, (que nous avons déjà vu au Sohmer, Buisson, Laurent le Beaucairois, Alexandre le Marseillais, Mourzouk, Sabès, Piétre le Belge, Dietrick le Brasseur, Schackmann, Limousin, Queniart, Dumont, Gambier, Vonder, Capitan, Jacavail, Fénelon.

BILLARD

Nous avons encore le plaisir de donner à nos lecteurs un autre coup de billard préparé spécialement pour l'ALBUM UNIVERSEL par M. Arthur Marcotte, champion amateur du Canada.

OHE, LES SPORTS !

Tous nos sports sont invités à collaborer à cette page. L'ALBUM recevra avec plaisir toute communication concernant défis, matches, parties, records, pedigrees, etc. Les photographies seront retournées par nous parfaitement intactes. Adressez : Rédacteur du Sport, "Album Universel", Boite postale 758, Montréal.

La planche explicative ci-dessus sera très intéressante à consulter durant l'exposition.

Comme on se servira probablement des termes anglais, je m'empresse de les traduire :

- | | |
|----------------------|------------------|
| A. Nasal Bone. | H. Elbow. |
| B. Stop. | I. Knee. |
| C. Occiput. | J. Stifle Joint. |
| D. Brisket. | K. Hock. |
| E. Frill. | L. Feather. |
| F. Top of shoulders. | M.M. Pasterns. |
| G. Forearm. | |

Tableau d'Honneur

des Belles Actions

Recueillies chaque semaine dans tous les domaines de la vie nationale au Canada.

M. Albert Aubertin, étudiant en droit de l'Université Laval, a bien mérité de tous ses concitoyens en sauvant la vie de son confrère Joseph Champigny, qui est venu à deux doigts de se noyer au cours d'une promenade en chaloupe aux îles de Boucherville.

Les Compagnies de chemins de fer ont bien mérité de l'estime générale en abolissant la coutume ridicule et dangereuse de jeter du riz sur les nouveaux mariés prenant le train dans leurs gares respectives.

M. Rodias Ouimet, fondateur et gérant du Refuge de Nuit de Montréal, a bien mérité de tous ses concitoyens pour avoir recueilli pendant l'année écoulée plus de 15,000 miséreux.

Les Commissaires du Port de Montréal ont bien mérité de tous les ouvriers et de la population en général en décidant officiellement une augmentation permanente de 25 cts par heure aux journaliers et aux charpentiers qu'elle emploie. C'est un bel exemple donné à tous les patrons dans le pays.

Le Club de Crosse de Toronto a bien mérité de ses concitoyens et de tout le Canada pour avoir ajouté par ses victoires successives, au jeu national en Angleterre, à la bonne réputation d'athlétisme et de virilité de la jeunesse canadienne.

M. le conseiller Boyd, de Toronto, a bien mérité de ses concitoyens en acceptant comme il l'a fait le rôle de sur-arbitre dans les difficultés de la Compagnie du Pacifique avec ses cantonniers et en rendant une sentence qui a donné satisfaction aux parties intéressées.

M. T. St-Pierre, l'un des collaborateurs de l'*Opinion Publique*, de Worcester, a bien mérité de tous ses compatriotes pour avoir consacré son grand talent de journaliste à révéler la véritable situation des Canadiens-français aux États-Unis.

Sir Wilfrid Laurier a bien mérité des Canadiens-français en souscrivant \$100 à l'œuvre du Monument de Crémazie, le père de la poésie nationale au Canada.

M. Jos. Vincent, dont les journaux quotidiens ont annoncé la mort il y a quelques jours, a accompli plus de quatre-vingts sauvetages, dont plusieurs au péril de sa vie. De ce chef, il a bien mérité de ses compatriotes et même de l'humanité toute entière.

Les Canadiens de Worcester, qui, la semaine dernière, ont fait fête à M. et Mde F. P. Marois, à l'occasion de leurs noces d'or, ont bien mérité de leurs compatriotes de la province de Québec qui ont en vénération les vieux époux.

Les belles actions de la vie ordinaire sont plus efficaces que l'héroïsme pour entraîner les sociétés vers le beau, vers le bien. Voilà pourquoi l'ALBUM UNIVERSEL a institué le présent Tableau d'Honneur. Dans cette œuvre qu'il considère aussi pratique dans sa forme qu'idéaliste en son principe, il a lieu de compter sur le concours zélé et soutenu de tous ceux qui s'intéressent à l'avancement intellectuel et matériel de la nation.

Qu'on lui communique de tous les coins du pays les belles actions mises au crédit de tel ou tel de nos concitoyens, hommes ou femmes, vieillards ou enfants, et l'ALBUM non-seulement les enregistrera dans son Tableau d'Honneur de chaque semaine, mais il les illustrera au besoin.

Qu'on se le dise!